

Evietinghoff

Jeanne de Vietinghoff, la mère

Traduit de l'allemand par Mme Hélène Räber et Mme Monica Constandache

Version Novembre 2020

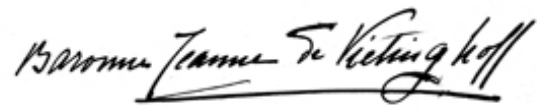
Jeanne Céline Emma de Vietinghoff, née Bricou

Née le 31 décembre 1875 à Schaerbeek (aujourd'hui un quartier de Bruxelles), Belgique

Décédée le 15 juin 1926 à Pully près de Lausanne, Suisse

Préface

Une personnalité d'exception dont la présence, la beauté, l'intelligence et la bienveillance en ont fait l'idole de son entourage, et jusqu'à l'écrivaine Marguerite Yourcenar. Son évolution spirituelle l'éloigna du conservatisme protestant pour aller vers une spiritualité libre, intégrant une vision du monde humaniste, telle qu'elle se reflète dans ses œuvres littéraires. Elle se sentait profondément engagée par ses exigences morales tout en demeurant obligée d'être à la hauteur des attentes qu'elle-même provoquait. En tant qu'épouse d'un musicien aux penchants homophiles d'abord latents puis déclarés, mais par ailleurs ingénu dans les choses de la vie courante, sa vie n'était pas facile avec la charge de ses deux enfants, l'organisation de concerts à la maison, la tenue d'un salon ouvert, les multiples voyages et les déménagements dans trois pays. Toutes ces responsabilités l'ont consumée trop tôt : elle est décédée à cinquante ans.



Les parents de Jeanne

- Alexis Pierre Joseph Bricou (1825-1877) du négociant (selon une autre source « architecte ») belge
- Emma Antoinette Isaure Storm de Grave (1841-1933), hollandaise issue d'une famille patricienne.

Table des matières

1) Aperçu

2) Vietinghoff et Yourcenar

- Jeanne – Fernande – Marguerite
- « *Sept poèmes pour une morte* »
- « *En mémoire de Diotime* »
- « *La Nouvelle Eurydice* »
- « *Anna, soror ...* »
- « *Les mémoires d'Hadrien* »
- « *L'Œuvre au Noir* »
- « *Souvenirs pieux* »
- « *Quoi ? L'Éternité* »
- Egon de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar
- Conrad de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar
- Jeanne de Vietinghoff – Michel de Crayencour – Alexis de Vietinghoff

3) Nécrologie de Jeanne

4) Bibliographie

- Biographies sur Marguerite Yourcenar (avec 'Remarques supplémentaires')
- Les œuvres de Jeanne de Vietinghoff
- Le livre de Christine Mary McGinley
- Autres publications

1) Aperçu



Cette fille unique a 18 mois lorsque son père décède. Elle grandit chez sa mère dans une villa, rue du Progrès 121, près de la Gare du Nord à Bruxelles, où se trouve aujourd'hui un ensemble de bureaux. Au niveau secondaire, elle fréquente l'école conventuelle Sacré-Cœur de Jette à la périphérie de Bruxelles. De confession protestante elle n'est admise que comme élève externe. Sa meilleure amie y est Fernande Cartier de Marchienne, la mère de la future écrivaine Marguerite Yourcenar. Cette belle jeune fille remarquablement sensible, avide de connaissances, issue d'une famille fortunée et mondaine, se lie très tôt au comte suédois Sten de Lewenhaupt. Le temps des fiançailles impose à cette époque une chasteté totale. Or il est de très longue durée, et plonge le jeune homme dans une grave crise psychique. Son état mental en pâtit à tel point qu'un internement dans une maison de santé devient inévitable. Des années durant, Jeanne va prier avec une ferveur intense pour la guérison de son bien-aimé, ce qui, en adoucissant son chagrin, la mènera à une profonde dévotion.



Il existe deux petits paysages à l'huile et quelques crayonnages de sa main effectués un peu plus tard qu'elle a faits avant son mariage, et qu'Egon a conservés par piété filiale. Ces exercices d'une adolescente de 17 ans ne sont pourtant pas à dédaigner... Néanmoins, comme adulte,



Jeanne se consacre à la pensée et à la littérature. Pourtant, elle semble avoir transmis quelques-uns de ses talents au peintre Egon de Vietinghoff.

Après les fiançailles avec le Suédois qui achevèrent tragiquement, elle rencontre le jeune baron balte Conrad de Vietinghoff, le futur père du peintre, lors d'une conférence à Dresde, dans un milieu voué à la spiritualité. Leurs expériences et leur vision du monde ont des traits analogues et ils se découvrent une intelligence, une sensibilité, une générosité et une modestie communes. Ils rendent visite à ses parents en Livonie à l'occasion de leurs fiançailles et se marient le 17^e avril 1902 à La Haye (Pays-Bas). Tous deux se caractérisent par l'estime qu'ils portent à l'humain, ainsi que par un goût partagé pour l'art, l'éthique et la religion. Quoi qu'il en soit, de cette union exceptionnelle fondée sur une parenté essentiellement morale et spirituelle, de cet amour qui dépasse leurs deux personnes, naîtront néanmoins deux fils, Egon (1903) et Alexis (1904).



Jeanne et Conrad de Vietinghoff, 1902

Il convient d'ajouter que lorsque Jeanne apparaît, où que ce soit, elle impressionne tout un chacun par sa personnalité hors du commun. Elle incarne tout à la fois la beauté, la noblesse, l'intégrité, l'intelligence, la souveraineté et la spiritualité. Profonde et originale, Jeanne frappe aussi par la fascinante chaleur humaine qui émane d'elle.

Vingt-cinq ans durant, elle fera de leur foyer à Paris, Wiesbaden, Genève et à Zurich un centre de rencontres intellectuelles et artistiques constamment animé, où règnent l'ouverture d'esprit et la générosité. Jeanne entretient des relations avec par exemple les Prix Nobel de la littérature Romain Rolland et Maurice Maeterlinck par exemple, Conrad avec les musiciens Pablo Casals et Carl Schuricht.



Jeanne de Vietinghoff, 1916/18

En dépit des nombreuses réceptions, des concerts privés de Conrad, des visites à sa mère en Hollande et des nombreux voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Livonie (Lettonie) et en Suisse avec les enfants et parfois avec encore leurs gouvernante, elle trouve le temps d'écrire. Dans les cinq œuvres qu'elle a publiées apparaissent des considérations philosophico-psychologiques sur la vie, la nature de l'âme, les chances que peuvent constituer des crises morales, le sens de l'évolution spirituelle et la dimension divine de l'existence. Elle a en outre écrit un roman où elle dépeint avec une très grande délicatesse les souffrances d'une femme déchirée entre deux amours. Elle s'applique à exposer le point de vue d'une femme dotée d'une force intérieure inébranlable, et énonce les valeurs qui donnent un sens à la vie.

Cette vie, vécue par elle avec une telle intensité, la responsabilité qu'elle assume auprès d'un époux d'une sensibilité extrême, ainsi que sa vocation de mère l'ont-elles épuisée ? Elle meurt d'un cancer du foie à 50 ans déjà. Sa tombe au cimetière à Jouxpens sur le lac

Léman, près de Lausanne, est liquidée depuis longtemps.

L'épithète sur la pierre tombale : « *Son nom était Amour et Bonté* ».

Dans sa biographie de Marguerite Yourcenar, M. Goslar s'étonnait presque sur un ton de reproche, de ce qu'Egon ne se préoccupe pas de sa mère gravement malade, bien qu'il lui soit profondément attaché. Quels pouvaient en être les motifs ? Enthousiasmé par Paris ainsi qu'absorbé par sa vie bohémienne, il était totalement plongé dans ses expériences, ses études des maîtres anciens, la création de ses premières natures mortes et des commandes de portraits. Ses parents en étaient conscients et sa mère était la dernière personne qui aurait accepté de faire peser sa maladie sur lui. Elle ne souhaitait certainement par le distraire ni empêcher son élan juvénile et ses débuts artistique par des soucis pour elle.

D'ailleurs c'était une sorte de tradition familiale d'épargner aux siens, autant que possible, des mauvaises nouvelles concernant l'état de sa propre santé. Les allusions au progrès de la maladie de Jeanne, dont Egon fut informé, étaient donc plutôt discrètes voire mitigées. Le fils, âgé que de 22 à 23 ans, ne pouvait véritablement pas être d'un grand secours et pouvait imaginer que sa mère était en bonnes mains et, par la suite, en séjour de convalescence sur le Lac Léman. Devait-il, mal ou insuffisamment informé, quitter Paris en abandonnant tout ?

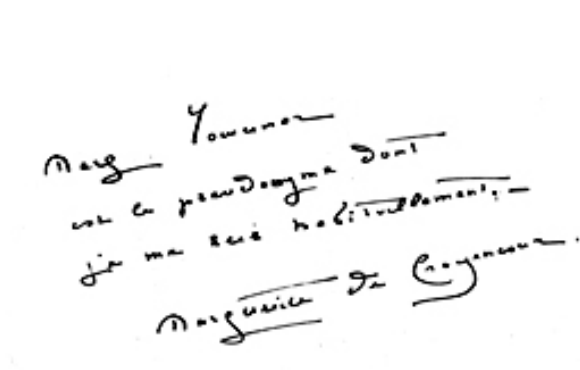


Jeanne de Vietinghoff, 1917/18 ?

En outre, M. Goslar s'étonne du trou de mémoire d'Egon de Vietinghoff, qui, à l'âge de 83 ans, dans une interview qu'il lui donne, n'arrive plus à se souvenir – après 60 ans d'écart ! – de la date du décès de sa mère ni de l'endroit, peu connu, où elle avait été enterrée (p. 83). Et ce, alors qu'il admirait tellement sa mère, cette femme si parfaite ! Comme si l'on pouvait mesurer le lien profond et l'estime au rappel de cette date ou de ce lieu. Il était, lui, un artiste lié à l'essentiel et non aux rituels du souvenir – d'une manière générale, il s'intéressait peu aux jours anniversaires ou aux tombes.

Les allusions au progrès de la maladie de Jeanne, dont Egon fut informé, étaient donc plutôt discrètes voire mitigées. Le fils, âgé que de 22 à 23 ans, ne pouvait véritablement pas être d'un grand secours et pouvait imaginer que sa mère était en bonnes mains et, par la suite, en séjour de convalescence sur le Lac Léman. Devait-il, mal ou insuffisamment informé, quitter Paris en abandonnant tout ? A cela s'ajoute le fait que le cancer du foie évolue généralement d'une façon extrêmement rapide et était alors quasiment inguérissable. Avec la conséquence qu'Egon ne prit que trop tard conscience de la fin si proche, à supposer qu'il ait été averti à temps. Sans indiquer la source, Mme Goslar raconte (p.83) que « *Le veuf ... se laissa docilement emmener à Vienne par son fils Egon qui chercha à le distraire d'un immense chagrin sans y réussir. Quelques mois passés à Paris ne l'aiderent pas plus à se consoler ...* » Un tel voyage n'a jamais été mentionné dans la famille, si bien que cela est appartient plutôt à l'imagination de Yourcenar.

3) Vietinghoff et Yourcenar



*Marg Yourcenar
est le pseudonyme dont je me sers habituellement.
Marguerite de Crayencour.*

Les relations entre Jeanne, Conrad, Egon et Alexis ainsi que celles entre ces quatre Vietinghoff et Marguerite Yourcenar sont multiples, partiellement impénétrable, insondable. Même sporadiques et plutôt à distance, en réalité elles sont fortes et importantes. M.Y. envoyait une première version de « *En mémoire de Diotime* » à Hélène Naville qui la connaissait sous son vrai nom et qui avait écrite sa nécrologie (voir plus bas). Sur le double de son manuscrit l'auteure révéla :

Jeanne – Fernande – Marguerite



Fernande Cartier de Marchienne,
future Mme de Crayencour

Jeanne Bricou (future baronne de Vietinghoff) s'est liée d'amitié avec Fernande Cartier de Marchienne (future Mme de Crayencour) lors de leurs années au couvent bruxellois. Elles ont fait serment de s'occuper des enfants de l'autre si quelque chose de grave devait arriver à l'une d'elles. Toutes deux se marient et sont enceintes en même temps. Jeanne vit à Paris, Fernande est toujours en Belgique. L'amie meurt toutefois en couches et Jeanne assume une sorte de parrainage auprès de l'orpheline qu'est devenue Marguerite de Crayencour, cela dans la mesure où la distance le permet. Ces circonstances et le rayonnement exceptionnel de Jeanne font d'elle une idole pour Marguerite, une « *mère de rêve* ». Elle l'imité, se met comme elle à écrire et deviendra célèbre sous le nom de Marguerite Yourcenar.

Jeanne ... Je serais sans doute très différente de ce que je suis, si Jeanne, à distance, ne m'avait formée. » (M. Yourcenar: *Quoi ? L'Eternité*, voir J. Savigneau p. 41) « *Votre mère, dont mon père, qui avait pour elle une admiration très grande, me parlait souvent, est devenue pour moi une légende, et une légende qui a influencé ma vie.* (Marguerite Yourcenar à Egon de Vietinghoff dans une lettre du 28 juin 1983).

« *Oui, l'influence de votre mère, en partie par personne interposée, – mon père – a été très grande sur ma jeunesse. Et comme c'est sur les lancées de la jeunesse qu'on poursuit plus ou moins toute la vie, il m'arrive encore de me demander 'Qu'eût-elle fait ?' Tout cela appartient presque à un côté magique – cette transmission – dont on ne peut guère rien dire.* » (Marguerite Yourcenar à Egon de Vietinghoff dans une lettre du 22 décembre 1984). Il est difficile de se prononcer sur le sens que M. Yourcenar donne à « *transmission* ». S'agit-il d'un transfert au sens psychologique, ou d'une retransmission spirituelle, ou d'autre chose ? Egon de Vietinghoff, fils de Jeanne, a déclaré à Josyane Savigneau, la biographe de M. Yourcenar: « *Je ne crois pas que ma mère ait su quelle importance elle avait prise dans la vie de Marguerite. Elle était très modeste et ne faisait pas de cas de l'influence qu'elle pouvait avoir. Elle a écrit quelques livres, mais elle était beaucoup plus exceptionnelle que ces petits ouvrages. Elle avait aussi une force d'âme extraordinaire.* » (J. Savigneau, *Marguerite Yourcenar – L'invention d'une vie*, p.38)



Marguerite de Crayencour



Jeanne et Conrad de Vietinghoff, 1902

Jeanne de Vietinghoff, la mère, personnalité beaucoup plus formative pour Marguerite que Conrad, apparaît à plusieurs reprises sous des noms différents, dans ses romans, essais et ouvrages « autobiographiques » :

- « *Sept poèmes pour une morte* » (dans « *Les Charités d'Alcippe* »)
- « *La nouvelle Eurydice, En mémoire de Diotime* » (sous le titre « *Tombeaux* » dans « *Le Temps, ce grand sculpteur* »)
- « *Anna, soror ...* »
- « *Mémoires d'Hadrien* »
- « *L'Œuvre au noir* »
- « *Souvenirs pieux* »

On retrouve également des allusions au monde des parents du peintre sans connotation biographique dans « *Quoi ? L'Éternité* », le volet inachevé de la trilogie familiale « *Le Labyrinthe du monde* » de Marguerite Yourcenar ainsi que dans « *Le Coup de Grâce*. » Il convient toutefois absolument de mettre le lecteur en garde : l'abondance des détails vérifiables et la fidélité plausible de l'auteure à des faits réels ne l'incitent pas à se méprendre au point de voir dans ses livres des documents autobiographiques, alors qu'il s'agit de littérature. « *Le Coup de Grâce* » contient autant d'élément authentiques nécessaires à l'auteure pour créer le cadre susceptible de faire surgir des réponses aux questions qui l'accompagnent depuis le décès de sa mère, voire depuis sa naissance, comme des variations d'un leitmotiv existentiel. Ou sont-ce ces démons qui reviennent sans cesse la torturer ? M. Yourcenar n'a pas écrit des rapports, mais des romans teintés de touches biographiques dans un décor historique, ou des tableaux romanesques sur fond plus ou moins biographique.

tiques nécessaires à l'auteure pour créer le cadre susceptible de faire surgir des réponses aux questions qui l'accompagnent depuis le décès de sa mère, voire depuis sa naissance, comme des variations d'un leitmotiv existentiel. Ou sont-ce ces démons qui reviennent sans cesse la torturer ? M. Yourcenar n'a pas écrit des rapports, mais des romans teintés de touches biographiques dans un décor historique, ou des tableaux romanesques sur fond plus ou moins biographique.

Sept poèmes pour une morte



Jeanne Bricou,
future Jeanne de Vietinghoff

La mère de Marguerite, Fernande, avait vécu de 1872 à 1903, ayant trois ans de plus que Jeanne de Vietinghoff (1875-1926). La mort de celle-ci correspond à la perte d'une seconde mère. A la mort du père, Marguerite se rend sur la tombe de Jeanne sur le lac Léman. Pourtant cette fois, elle est capable de formuler sa douleur. En 1927/28, un à deux ans après la mort de Jeanne, M. Yourcenar écrit ses « *Sept poèmes pour Isolde morte* », réédités en 1956, sous le titre « *Cinq sonnets pour une morte* » et publiés encore une fois en 1984, finalement sous le titre « *Sept poèmes pour une morte* » avec l'ordre des poèmes légèrement changé.

Quelques lignes choisies peuvent donner une impression de la tendre proximité entre la jeune Marguerite et sa « *mère de rêve* ».

*La mort, quand vient la mort, nous joint sans nous unir,
Et les morts dédaigneux, ou forcés de se taire,
Ne nous écoutent pas, au seuil noir du mystère,
Pleurer sur un amour qui n'a jamais été.*
(Sept poèmes pour une morte I)

*Vous ne sentirez pas, sur vos paupières closes,
Le lent effeuillage des longs pleurs parfumés ;
Votre cœur s'est dissous dans les métamorphoses ;
J'arrive juste à temps pour vous perdre à jamais.*

*Je vous rejoins trop tard... Je me repens, j'envie
Ceux qui, mieux avertis que tout est passager,
Vous montraient leur amour quand vous étiez en vie.*
(Sept poèmes pour une morte II)

*L'amour n'est plus qu'un nom ; l'être n'est plus qu'un nombre ;
Sur la route au soleil j'avais cherché votre ombre ;
Je heurte mes regrets aux angles d'un tombeau.
La mort moins hésitante a mieux su nous plaindre.
Si vous pensez à nous votre cœur doit nous plaindre.
Et l'on se croit aveugle à la mort d'un flambeau.*
(Sept poèmes pour une morte III)

*Mais les lèvres des cœurs restent inassouviées ;
Et l'amour et l'espoir s'efforcent de rêver
Que le soleil des morts fait mûrir d'autres vies.*
(Sept poèmes pour une morte IV)



Jeanne 1901/1902

*L'univers nous reprend le peu qui fut nous-mêmes.
Vous ne saurez jamais que mes larmes vous aiment ;
J'oublierai chaque jour combien je vous aimais.
Mais la mort nous attend pour nous bercer en elle ;
Comme une enfant blottie entre vos bras fermés,
J'entends battre le cœur de la vie éternelle.*
(Sept poèmes pour une morte V)

*Par chaque doigt tremblant des herbes qui nous frôlent,
Vous pouvez me bénir et moi vous caresser.*
(Sept poèmes pour une morte VI)

*Que la beauté du monde a pris votre visage,
Vit de votre douceur, luit de votre clarté,
Et que ce lac pensif au fond du paysage
Me redit seulement votre sérénité.
Vous ne saurez jamais que j'emporte votre âme
Comme une lampe d'or qui m'éclaire en marchant ;
Qu'un peu de votre voix a passé dans mon chant.
Doux flambeau, vos rayons, doux brasier, votre flamme,
M'instruisent des sentiers que vous avez suivis,
Et vous vivez un peu puisque je vous survis.*
(Sept poèmes pour une morte VII)

En mémoire de Diotime

*« Jeanne de Vietinghoff n'aurait rien écrit, que sa personnalité n'en serait pas moins haute. Seulement, beaucoup d'entre nous ne l'auraient jamais su. Le monde est ainsi fait que les plus rares vertus d'un être doivent rester toujours le secret de quelques autres ... La vie terrestre, qu'elle avait tant aimée, n'était pour elle que le côté visible de la vie éternelle. »
(M. Yourcenar: *En mémoire de Diotime*, voir J. Savigneau, *Yourcenar*, p.51) Marguerite Yourcenar sur Jeanne de Vietinghoff : « Elle possède le génie du cœur. J'ai omis de dire qu'elle était belle. Elle est morte encore presque jeune, avant les atteintes de l'âge, qu'elle ne craignait pas. Sa vie, bien plus que son œuvre, me paraît accomplie ... Si Jeanne n'avait pas écrit, sa personnalité n'en serait pas moindre, mais nombre d'entre nous ne l'auraient pas connue. Le monde est ainsi fait que les vertus les plus rares d'un être doivent toujours demeurer le secret de quelques-uns. La vie terrestre qu'elle a tant aimée ne représentait pour elle que le versant visible de la vie éternelle. »*

La nouvelle Eurydice

[I n'y a pas encore de texte]

Anna, soror ...

Dans la postface de 1981 de son roman « *Anna, soror...* », Marguerite Yourcenar écrit à propos de Valentina, la mère des deux personnages principaux :

« Cette femme, baignée d'un mysticisme plus platonicien que chrétien, influe sans le savoir sur ses violents enfants ; à travers leur tempête, elle laisse pénétrer quelque chose de sa paix. Cette sereine Valentine me semble, dans ce que je n'ose pompeusement appeler mon œuvre, un premier état de la femme parfaite telle qu'il m'est souvent arrivé de la rêver : à la fois aimante et détachée, passive par sagesse et non par faiblesse, que j'ai essayé plus tard de dessiner dans la Monique d'Alexis, dans la Plotine de Mémoires d'Hadrien, et vue de plus loin, dans cette dame de Frösö qui dispense au Zénon de L'Œuvre au noir huit jours de sécurité. Si je prends la peine de les énumérer ici, c'est que, dans une série de livres où l'on ma parfois reproché de négliger la femme, j'ai mis en elles une bonne part de mon idéal humain. »

« Valentine était belle, claire de visage, mince de taille : sa perfection décourageait les faiseurs de sonnets des Deux-Siciles). ... Sa mère ... la porta elle-même, à Rome, au cloître Sainte-Anne. ... Valentine acquit jeune une singulière gravité, et le calme de ceux qui n'aspirent pas même au bonheur. »*

*) Il s'agit là, sans doute, d'une allusion à ses propres sonnets « *Sept poèmes pour une morte* », en hommage à Jeanne.

« ... son mari, qui la négligeait ..., Epouse irréprochable, elle n'eut jamais d'amants ... Ses enfants vénéraient en elle une Madone. ... Dès leur enfance, elle leur avait appris à lire ... ; tandis qu'ils écoutaient cette voix tendre leur expliquer un argument ou une maxime... Donna Valentine parlait peu, avertie par le juste instinct de ceux qui se sentent aimés sans sentir compris. » ... « Elle montait parfois les deux marches qui menaient aux profondes embrasures des fenêtres pour exposer aux derniers rayons du soleil la transparence des sardoines, et, tout enveloppée de l'or oblique du crépuscule, Valentine elle-même semblait diaphane comme ses gemmes. ... (Elle) disait avec son flottant sourire : 'Tout ce qui est beau s'éclaire de Dieu'. »

Ce sont là de caractérisations de Jeanne aussi justes et pleines d'empathie que le sont celles de Conrad dans « *Alexis* ». En effet, les chatons des chevalières du couple Conrad et Jeanne avec les armes de la famille Vietinghoff – chevalières qui existent toujours ! – sertissent des sardoines (cornaline brune-jaunâtre et calcédoine rougeâtre) qui sont translucides à la lumière. Ces bagues attirent toujours l'intérêt des interlocuteurs, et, en particulier, des enfants. Il est donc tout à fait plausible que, dans la première version du roman, la jeune Marguerite, âgée de 22 ans, ait évoqué ici cette chevalière, dont elle gardait certainement le souvenir depuis son enfance. D'où aurait-elle connu – et retenu – le nom aussi précis de la pierre ?

Donna Valentina est encore marquée par d'autres traits qui évoquent Jeanne de Vietinghoff : par exemple son adolescence dans une école conventuelle, le bon ton de sa garde-robe et sa façon la porter sans coquetterie, l'acceptation de son destin conjugal, le bilinguisme avec ses enfants, les relations d'une extrême courtoisie au sein de la famille (baisemain), la manière d'accompagner les enfants dans leur développement, tout en tentant, par un certain contrôle, de les préserver de quel danger que ce soit, l'assistance sociale et la sensibilité dans l'attribution de secours, la sollicitude, l'autorité naturelle exprimée par un seul mot, le respect face à la sagesse de la nature, le mélange d'une pensée philosophique et d'une piété chrétienne, le silence dans la maladie, le décès prématuré. Mais tout cela n'est pas repris mot à mot : ainsi, Jeanne n'a pas passé des années « *entre des domaines mélancoliques..., le cloître... et une forteresse* » ; elle n'a jamais fabriqué ni distribué des médicaments dans la moindre pharmacie, elle n'a pas été quittée par son mari, on n'a pas connaissance d'une devise « *ut crystallum* » et on peut douter de son assiduité à fréquenter les églises ; la durée de vie, enfin, n'est pas la même. Il n'en demeure pas moins que Marguerite Yourcenar crée un portrait convaincant de Jeanne, qu'elle adapte à la situation dans un pays méridional 300 ans avant l'époque dans laquelle Jeanne a vécu. Don Alvaro, le mari de Valentina, ne rappelle en rien Conrad, le mari de Jeanne, même si l'impression subsiste qu'elle ne peut, dans le quotidien, compter sur lui en raison de son caractère et de la tension de ses rapports avec son environnement.



Hadrien (120-130 apr. J.-C.),
Glyptothèque Munich

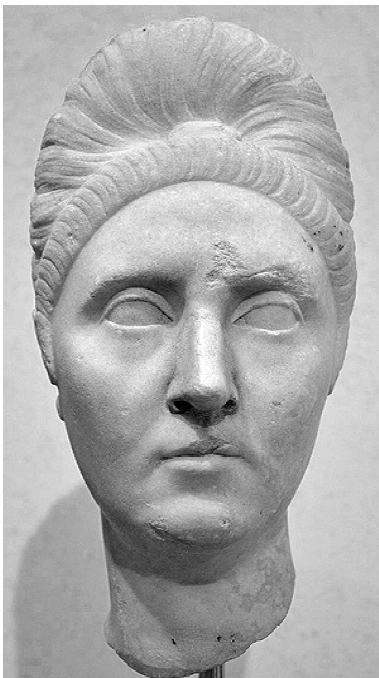
Citations : Gallimard (édition folio 921) 1974
ou « Œuvres romanesques », Pléiade, 1982

Ce roman, qui répond pleinement aux exigences du genre littéraire en question, a été écrit dans les années 1927-27, 1934-37 et 1948-50. Il a été publié en 1951. Il fait état d'une recherche historique approfondie, d'une empathie exceptionnelle et impressionnante, de plus, par des propos d'une sagesse hors du commun. Le choix de l'auteure d'écrire cette autobiographie fictive à la première personne témoigne de l'identification avec son protagoniste bisexuel. L'empereur romain Trajan (53-117 apr. J.-C.) avait choisi par adoption Hadrien (76-138 apr. J.-C.) pour lui succéder au trône. Il semblerait que l'impératrice ait joué un rôle important dans le choix d'Hadrien. L'écrivaine elle-même mentionne plus tard qu'elle avait doté l'impératrice Plotine (épouse de Trajan, décédée en 123 apr. J.-C.) des traits de caractère de Jeanne de Vietinghoff. Jouant un rôle pondéré, ce personnage apparaît dans le roman une vingtaine de fois, prenant toujours le parti d'Hadrien, ce qui étaye le soutien moral de Jeanne pour Marguerite. Il s'agit d'une compréhension mutuelle assez calme, sans trop de mots ni d'actions démonstratives. Et l'on se souvient alors du soutien spirituel de Jeanne prodigué à distance.

« Elle m'avait soutenu, sans paraître s'apercevoir qu'elle le faisait, dans mes moments difficiles. Notre entente se passa d'aveux, d'explications, ou de réticences : les faits eux-mêmes suffisaient. » (p.95/96 ou p.349/350)

Dès leur première apparition, dans le contexte de la littérature et de l'écriture, est caractéristique pour la relation entre Hadrien et Plotine, respectivement Marguerite et Jeanne, toutes deux écrivaines.

« L'impératrice, dont les goûts littéraires se rapprochaient des miens, le (Trajan) persuada de me laisser fabriquer ses discours. Ce fut le premier des bons offices de Plotine. » (p.69 ou p.330) « J'en (Grèce) rapportai quelques coupes gravées, et des livres que je partageai avec Plotine. » (p.87 ou p.343)



Plotina (110-120 apr. J.-C.),
Palazzo Massimo alle Terme, Rome,
Foto Carole Raddato

Ce qui correspond aux parallèles entre l'impératrice Plotine et Jeanne de Vietinghoff, ce sont et la beauté du visage et leurs origines respectives, alors que dans d'autres points, Yourcenar s'éloigne : a) l'âge à peu près semblable d'Hadrien et de Plotine ne peut pas correspondre à celui de Marguerite et de son idole Jeanne (« mère de rêve »), et b) Jeanne n'avait, comme Plotine, pas survécu son mari. Les descriptions suivantes conviennent également bien à la mère du peintre Egon de Vietinghoff :

« Je lui (Plotine) avais vu vivre avec calme une existence presque aussi contrainte que la mienne, et plus dépourvue d'avenir. ... Je pris l'habitude de cette figure en vêtements blancs, aussi simples que peuvent l'être ceux d'une femme, de ses silences, de ses paroles mesurées qui n'étaient jamais que des réponses, et les plus nettes possibles. ... Nous étions d'accord presque sur tout. Nous avions tous deux la passion d'orner, puis de dépouiller notre âme, d'éprouver notre esprit à toutes les pierres de touche. ... Le mystère des dieux, qui me hantait, ne l'inquiétait pas ; elle n'avait pas non plus mon goût passionné des corps. Elle était chaste par dégoût du facile, généreuse par décision plutôt que par nature, sagement méfiante, mais prête à tout accepter d'un ami, même ses inévitables erreurs. »

« L'amitié était un choix où elle s'engageait tout entière ; elle s'y livrait absolument, et comme je ne l'ai fait qu'à l'amour. Elle m'a connu mieux que personne... L'intimité des corps, qui n'exista jamais entre nous, a été compensée par ce contact de deux esprits étroitement mêlés l'un à l'autre. ... Il ne lui arrivait jamais, comme à moi, d'hésiter trop longtemps ou de se décider trop vite. ... Elle ne commit jamais devant moi l'erreur grossière de se plaindre de l'empereur [cf. Conrad de Vietinghoff], ni l'erreur plus subtile de l'excuser ou de le louer. ... Rien ne semblait laisser cette femme imperturbable et fragile. » (p.95/96 ou p.349/350)

Lors des obsèques de Trajan, Yourcenar met les paroles suivantes dans la bouche d'Hadrien, sacré empereur sur-le-champ : « *Calme, distante, un peu creusée par la fièvre, elle demeurait comme toujours clairement impénétrable.* » (p.105 ou p.358) Le parrainage à distance de la jeune Marguerite par Jeanne, la force intérieure et la droiture de cette dernière, qui lui seront d'un si grand soutien dans la réalisation de ses ambitions littéraires, tout cela ne se révélerait-il pas à travers la phrase suivante : « *Quoi qu'il fût arrivé, j'avais toujours été décidé à défendre jusqu'au bout mes chances impériales, mais l'acte d'adoption simplifiait tout. Ma propre vie ne me préoccupait plus: je pouvais de nouveau penser au reste des hommes.* » (p.105/106 ou 358)

Les passages suivants montrent à quel point Marguerite vénérât Jeanne : « *Je fréquentai la petite maison où l'impératrice veuve s'adonnait aux délices sérieuses de la méditation et des livres. Je retrouvai le beau silence de Plotine. Elle s'effaçait avec douceur ; ce jardin, ces pièces claires devenaient chaque jour davantage l'enclos d'une Muse, le temple d'une impératrice déjà divine. Son amitié pourtant restait exigeante, mais elle n'avait somme toute que des exigences sages.* » (p.121 ou p.368). « *Plotinopolis est due au besoin d'établir en Thrace de nouveaux comptoirs agricoles, mais aussi au tendre désir d'honorer Plotine.* » (p.143/144 ou p.386).

Révéléateur aussi, les passages suivants : « *Plotine n'était plus. Durant un précédent séjour en ville, j'avais revu pour la dernière fois cette femme au sourire un peu las, que la nomenclature officielle me donnait pour mère, et qui était bien davantage : mon unique amie ... J'assistai moi-même aux cérémonies de l'apothéose ; contrairement à l'usage impérial, j'avais pris le deuil pour une période de neuf jours. Mais la mort changeait peu de chose à cette intimité qui depuis des années se passait de présence ; l'impératrice restait ce qu'elle avait toujours été pour moi : un esprit, une pensée à laquelle s'était mariée la mienne.* » (p.182 ou p.414) « *Je pense souvent à la belle inscription que Plotine avait fait placer sur le seuil de la bibliothèque établie par ses soins en plein Forum de Trajan: « Hôpital de l'Ame. »* » (p.246 ou p.462) *Je ne diffère des morts que par la faculté de suffoquer quelques moments de plus ; leur existence en un sens me paraît plus assurée que la mienne. Antinoüs et Plotine sont au moins aussi réels que moi.* (p.310 ou p.510).

L'Œuvre au noir



Selon une remarque de Marguerite Yourcenar, la dame de Frösö, une « *guérissense et 'herboriste'* » scandinave, dont il est rarement question dans ce roman, paru en 1968, dévoile des qualités physiques et affectives de Jeanne de Vietinghoff.

Ces traces sont toutefois maigres et insuffisantes pour en tirer des déductions importantes relatives à Jeanne. Il en reste « *sa haute taille, son teint clair, ses mains habiles à bander les plaies et à essuyer les sueurs des fièvres, l'aisance avec laquelle elle marchait sur le sol mou de la forêt ... entièrement bénéfique....* »

D'autres parallèles encore entre le personnage romanesque et Jeanne : elle « *avait été entièrement bénéfique, était ... un des visages de la bénignité et avait été d'une dignité de reine dans ces prévenances de servante.* »

(« *L'Œuvre romanesque* », Gallimard 1982, p. 696-698 et 779).

Jeanne de Vietinghoff, 1922-1925

Souvenirs pieux

« *Une dame hollandaise, la baronne G., avait, bien que protestante, confié aux Dames du Sacré-Cœur sa fille Monique, pour donner le dernier poli à son éducation et à son français. A la vérité, le français de Mademoiselle G., exquis comme celui qu'on se transmettait parfois dans de vieilles familles étrangères, n'avait qu'à perdre à fréquenter certains accents belges. Quoi qu'il en soit, l'arrivée de Monique G. (ce prénom et cette initiale sont fictifs) produisit de nombreux remous dans le petit monde du couvent. La jeune baronne ... était fort belle, de cette beauté presque créole qu'on rencontre parfois en Hollande, et qui coupe le souffle. Fernande aima tout de suite ces yeux sombres dans un visage doré ... Le moral était aussi pour quelque chose dans cet émerveillement. Comparée à ces demoiselles qui aspiraient à produire un effet de vivacité sèche, à la parisienne, Monique dégageait une atmosphère de douceur grave. Fernande, pour qui la religion était surtout faite d'une série de cierges allumés, d'autels fleuris, d'images pieuses et de scapulaires, s'étonna sûrement de la ferveur contenue qui emplissait son amie : la jeune luthérienne aimait Dieu, à qui Fernande à cet âge n'avait guère pensé. ... (elle) subissait le charme d'une nature ardente unie à un comportement calme.* »

(Souvenirs pieux, Gallimard, 1974, p. 238)

« Une surprise attendait Michel [le père]. Fernande le présenta au dernier moment à sa demoiselle d'honneur, Monique, la belle Hollandaise, venue la veille de La Haye ... Monique éblouit et charma Michel. Si la baronne ... avait invité ... ce visage doré aux grands yeux... Mais il était trop tard, et ... Mademoiselle G. était fiancée. » (p. 281/82)

Commentaire :

Monique est également le nom de la femme d'« Alexis ». En effet, elle était exceptionnellement jolie. Il est vrai qu'elle était luthérienne mais elle n'était pas « hollandaise » et pas non plus « baronne ». La description s'inspire de la nécrologie envoyée par Hélène Naville à Marguerite Yourcenar. Celle-ci y a mêlé son propre souvenir et la narration de son père. Il est également vrai que Jeanne était fiancée, à savoir avec Conrad de Vietinghoff. Selon le récit figurant dans « Souvenirs pieux » Jeanne Bricou, future de Vietinghoff, était la fille de baronne G. et avait 12 ans lorsqu'elle est entrée au couvent. Par contre, M. Yourcenar écrit dans « Quoi ? L'Eternité » : « A seize ans, sa mère, Madame Van T., l'avait confiée pour un an au Sacré-Cœur ... (p.81)



Jeanne de Vietinghoff, 1903

« Souvenirs pieux » Jeanne Bricou, future de Vietinghoff, était la fille de baronne G. et avait 12 ans lorsqu'elle est entrée au couvent. Par contre, M. Yourcenar écrit dans « Quoi ? L'Eternité » : « A seize ans, sa mère, Madame Van T., l'avait confiée pour un an au Sacré-Cœur ... (p.81)

Quoi ? L'Eternité

Ses deux parents, Conrad et Jeanne, ainsi qu'Egon lui-même et son frère apparaissent dans cette œuvre, avec des prénoms changés à l'exception de celui de Jeanne. Mais il faut se garder à tout prix de considérer le livre comme une véritable autobiographie ; c'est une œuvre littéraire, qui contient tout juste autant de réalité que l'auteur en a besoin pour bâtir son décor, afin de pouvoir esquisser des réponses aux questions qui l'accompagnent elle-même. Yourcenar ne nous offre pas là une œuvre documentaire, mais un roman teinté de biographie, qui se déploie dans son cadre nécessaire. En ce qui concerne les Vietinghoff, l'auteure a suivi sa propre imagination bien plus que ne pourrait le croire un simple lecteur ou même ses biographes.

« Tout en plus peut-on rappeler que tout amour vécu, ..., se fait et se défait, à l'intérieur d'une situation donnée, à l'aide d'un mélange de sentiments et de circonstances, qui dans un roman formeraient la trame même du récit... Dans 'Feux', ces sentiments et ces circonstances s'expriment tantôt directement, mais assez cryptiquement, par des 'pensées' détachées, qui furent d'abord pour la plupart des notations de journal intime, tantôt au contraire indirectement, par des narrations empruntées à la légende ou à l'histoire et destinées à servir au poète de supports à travers le temps. » (M.Y. dans le Préface du Feux, « Œuvres romanesques » p.1043)

M.Y. avouait encore (p.80, 81)

« J'essaie d'évoquer la vie de Jeanne ... en raccordant entre eux les quelques souvenirs qu'on m'a transmis de ces années-là. Ma principale source est Michel lui-même, qui jusqu'à la fin ne cessa jamais de parler d'elle, mais il ignore sans doute bien des petits faits qui la concernaient et qu'avait connus Fernande. ... Quelques faits enfin proviennent directement de Madame de Reval, à l'unique moment où j'ai pu l'aborder en qualité d'adulte, à supposer qu'on soit adulte vingt ans. Il m'arrivera sans doute ... de remplir un blanc, ou de souligner un trait à l'aide de précisions empruntées à d'autres personnes, ayant avec Jeanne une ressemblance au moins de profil, ou der de profil perdu, ou placées dans des circonstances à peu près analogues, qui authentifient celles où elle a vécu. Encore le procédé n'est-il acceptable qu'à condition de choisir dans la cohue des êtres ceux qui ont appartenu au même groupe sanguin, ou à la même race d'âme. ... Il faut boucher les trous de la tapisserie, ou rejointoyer les fragments de verre brisé. »



Marguerite Yourcenar, 1929

Commentaires sur la liberté poétique

Comparaison entre « *Egon de Reval* », le personnage romanesque, et Conrad de Vietinghoff, la personne réelle.

1. Dans sa lettre à Michel de Crayencour, Jeanne de Vietinghoff, nommée ici « *Jeanne de Reval* », lui communique qu'elle a appris la mort de sa femme, Fernande, seulement deux ans plus tard; pourtant Fernande était aussi son amie. Tout ceci est cependant une invention de Marguerite Yourcenar: tout d'abord, il est invraisemblable qu'elle ait appris si tard le destin de sa meilleure amie; et il est tout à fait exclu que Jeanne elle-même ait rapporté des événements faux. Il est vrai qu'elle a rencontré Conrad à Dresde, mais leur mariage a eu lieu à La Haye. Par ailleurs, ils n'ont jamais passé deux ans en Courlande ensemble, ni en une autre province baltique ou à Saint-Pétersbourg (p.78). Ceux qui s'appuient sur la lettre de Jeanne [*de Reval*] adressée à Michel de Crayencour devraient savoir que Jeanne parle des deux fils qu'elle a eus avec son époux. Cette lettre doit être une invention de Yourcenar, vu qu'elle contient plusieurs erreurs. Il s'agit donc de son propre avis lorsqu'elle insiste sur le fait que Egon et Alexis sont de vrais frères (dans « *Quoi ? L'Eternité* », sous les noms de « *Clément* » et « *Axel* »). Si l'on se réfère à la prétendue lettre adressée par Jeanne à Michel (« *Quoi ? L'Eternité* » p.78/79), il ne faut pas oublier que Jeanne s'adresse là à son mari en lui parlant de leurs deux fils. La lettre contient des erreurs au sujet des lieux de leur mariage et de deux de leurs résidences, des erreurs que Jeanne n'aurait certainement jamais faites. Cette lettre doit être une invention de Yourcenar et exprimer sa propre conviction, à savoir que les fils de Jeanne, Egon et Alexis, sont des vrais frères. En outre, cette lettre commence par l'affirmation très improbable que Jeanne aurait appris la mort de Fernande des années seulement après cet événement. Cela semble improbable, car au milieu des documents laissés dans la succession, on trouve aujourd'hui encore l'annonce du décès datée du 19.6.1903, accompagnée d'une carte de prières catholiques.

Ainsi, « l'hypothèse » réitérée à plusieurs reprises par Mme Michèle Goslar, selon laquelle Alexis serait le fruit d'une liaison extra-conjugale entre Jeanne et Michel, le père de Marguerite Yourcenar, se voit privée de tout fondement. D'ailleurs, M.Y. semble ne jamais y avoir songé elle-même, puisqu'elle écrit (p.130) ... « *mais les deux fils d'Egon ('de Reval' = Conrad) lui ressemblent* » et (p.157) « *Ce soir-là, ... il (Michel de C.) se dit que ce doux feu qui semble continuellement couvrir en elle n'est autre que la perpétuelle présence de l'amour. Amour pour Egon, lui (Michel), qui si souvent s'est posé et reposé la question, n'en doute plus. Amour pour ses (Jeanne) deux fils ... Amour pour Marguerite ... Amour des pauvres ...* »

C'était un trait de caractère typique de la personnalité d'Egon de V. que de s'enflammer d'une manière passionnée pour des femmes, et même de tout de suite vouloir les épouser (pour autant qu'il ne le soit pas déjà). Cependant, M.Y. a raison : indépendamment de l'homosexualité de Yourcenar, leurs fortes personnalités auraient rapidement rendu impossible une vie commune. Ils se comprenaient sur le plan artistique, leurs visions du monde résonnaient ensemble, et tous les deux étaient de grands voyageurs. Jeanne de Vietinghoff, la mère d'Egon, était une idole pour l'un comme pour l'autre, ils avaient tous les deux une ascendance aristocratique et se sentaient à l'aise, tous les deux, dans un français châtié. Mais le quotidien de la vie conjugale aurait sans aucun doute mené à l'échec.

M.Y. a écrit ces lignes peu après la rencontre avec Egon et pourtant certaines « imprécisions » sont frappantes : il est difficile de les expliquer par des fautes de mémoire, il s'agit visiblement de modifications volontaires. Mais pourquoi ? Désir d'affabulation, pour rendre l'effet plus dramatique qu'il ne l'était déjà ? Le premier mariage d'Egon a duré 10 ans (avec quelques séparations), le second a été plus court et le troisième très court, en effet. Il a été marié quatre et non cinq fois, et son dernier mariage a duré 40 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

2. Nous ne savons pas si la mère de Jeanne, Emma Bricou, possédait une grande maison dans la forêt de Scheveningen, ou s'il fallait prendre le carrosse pour parcourir la courte distance entre sa maison, à la Javastraat, et le bord de mer. Cela semble toutefois peu probable, puisqu'il n'en existe pas de photos dans les archives de la famille Vietinghoff. Cependant, le baron et la baronne Stratenus, eux, possédaient une grande maison avec parc et chevaux, à Nieuw Rande près de Deventer (actuellement l'hôtel Gaya). Il existe des photos de Jeanne et de ses enfants prises à cet endroit. (p. xy)

3. Le père de Jeanne était Belge, la mère était née Hollandaise et avait acquis la nationalité belge par mariage. Ainsi Jeanne elle-même était Belge dès sa naissance. Elle est née et a grandi à Bruxelles. Malgré cela, M.Y. en parle à plusieurs reprises comme de « l'Hollandaise », ce qui a été repris, de manière erronée, par certains biographes. (p. 82)

4. La mère de Yourcenar, Fernande, n'était pas « *un peu plus jeune* » que Jeanne, mais plus âgée qu'elle de près de 4 ans. Yourcenar connaissait les dates de naissance de Jeanne par la nécrologie d'Hélène Naville. Les aurait-elle oubliées dans son grand âge, sans prendre la peine de les vérifier, ou les a-t-elle changées volontairement – mais alors pourquoi ? (p. 82)

5. Qu'à la puberté il y ait eu une phase de découverte érotique entre Jeanne et Fernande serait rien moins que naturel. Ce qui va au-delà, est commenté ainsi par M. Y. : « *Entre elles, une grande liberté régnait. Des lèvres édentées d'anciennes gouvernantes ont longtemps susurré qu'une amitié particulière existait entre les deux élèves. Ce fut en tout cas une amitié caressante et chaude. C'est l'un des miracles de la jeunesse que de redécouvrir sans modèles, sans confidences chuchotées, sans lectures interdites, du fait d'une profonde connaissance charnelle qui est en nous tous tant qu'on ne nous a pas appris à la craindre ou à la nier, tous les secrets que l'érotisme croit posséder et dont il ne possède le plus souvent qu'une contrefaçon.* » Cette conjecture peut être née de ses propres penchants lesbiens, voire de sa tendance « voyeuriste », ou encore de ses propres désirs de vécu physique avec la belle Jeanne. Si bien que l'auteure laisse le lecteur devant le choix de sa propre imagination « *Mais les bavardages des vieilles Fräulein sont trop peu comme preuve d'une pareille illumination des sens : nous ne saurons jamais si Jeanne et Fernande la connurent ou même l'entrevirent ensemble* ». (p. 82/83)



6. Le fiancé de Jeanne, le comte Sten de Lewenhaupt, était Suédois. Dans le roman, il apparaît comme Johann-Karl A., comte hollandais possédant un château à Arnhem. Les éléments précis sur lesquels se base Yourcenar sont d'un côté sa noblesse et de l'autre l'assombrissement de son état d'esprit, tant qu'il dût se faire hospitaliser dans un sanatorium, ce qui entraîna la rupture des fiançailles. Elle aura peut-être eu connaissance de ces événements par les récits de son père, mais les savait certainement par la nécrologie de Jeanne écrite par Hélène Naville. Ils ont aussi pu lui être confirmés par le peintre Egon dans les années 1983-1986. Les 95% restants de l'histoire, avec les différentes enjolivures et les digressions psychologiques et historiques à la Yourcenar, notamment les rencontres sexuelles secrètes entre les deux, sont encore une fois de la pure invention romanesque.

Comte Sten de Lewenhaupt, 1890 ? En fait, c'est le contraire qui était vrai : la longue période de fiançailles imposée par la jeunesse de Jeanne, avec l'abstinence forcée et la tension nerveuse qui en résulta, était considérée, dans la l'histoire de la famille Vietinghoff, comme la cause de la maladie psychique du comte. Si l'on regarde les photos, on comprend aisément l'écart entre la figure romanesque inventée et la réalité, lorsqu'on lit : « *Tous deux sont beaux, et à première vue se ressemblent* ». On pourrait penser que M.Y. n'a jamais eu devant ses yeux une photo de Sten de Lewenhaupt. Ici encore il s'agit non tant de compléter les quelques tesselles manquantes d'une mosaïque que d'un rajout de grande ampleur à un torse. (p.85-95)

7. Chez M.Y., le pasteur Meyhoffer de Bruxelles devient le pasteur Niedermeyer de Dresde. (p.99, p.132)

8. Il est impossible de prouver le contraire, mais cela correspondrait tout à fait au style de M. Yourcenar, qui mélange savamment réalité et imagination – et non seulement dans cet écrit. Le poème cité, adressé à Jeanne, est-il vraiment de Michel ou a-t-il été composé plus tard par sa fille Marguerite ? Que l'on songe seulement à la lettre fictive de Jeanne à Michel. Et l'aurait-il même écrit, le monde de la poésie n'est-il pas un monde à part, un monde de nostalgies inaccomplies et de fantaisie, justement une oasis du 'vague à l'âme' dans le désert de la réalité, de la banalité, des frustrations ? Pour quelle raison devrait-on forcément lire un amour vécu dans les lignes qui suivent ? Cela reste incompréhensible.

*Je voudrais dans mes bras serrer ton corps sans voiles ;
Je voudrais arracher à la voûte des cieux
Pour t'en faire un collier, tout un trésor d'étoiles ;
Les regarder pâlir sous l'éclat des tes yeux.*

*Je voudrais devant toi effeuiller mille roses,
Faire fumer l'encens de mille trépieds d'or,
Me coucher à tes pieds, et dans l'oubli des choses,
Contempler ton visage en attendant la mort.*

*Et, quand Elle viendra, penche-toi sur ma couche,
Afin qu'au grand réveil j'aie la félicité
De sentir ton baiser tout vivant sur ma bouche,
D'en garder la douceur pendant l'éternité.*
(p.121)

M. Yourcenar déduit de ce poème: ... « *mais déjà les derniers vers de ce poème font pour moi pencher la balance du côté de l'amour accompli. L'intimité quasi conjugale de ce dernier vers, et surtout la douceur connue et comme remâchée du baiser, me porte à croire que Michel a joui en ce monde d'un privilège qu'il revendiquait pour l'éternité.* » (p.122).

Se pourrait-il que l'auteure, par ailleurs brillante et d'habitude si prudente, se soit laissée emporter ici par son immense désir secret de voir réunies ensemble les deux personnes qui l'ont le plus marquée (son père réel et la mère rêvée) et qu'elle ait sur-interprété ces vers, tout comme « *la douceur connue et comme remâchée du baiser* », en y voyant la trace de « *l'amour accompli* » ? Si on les considère de manière neutre, ces lignes ne permettent pas une telle interprétation. La grande écrivaine semble toucher là à un angle mort. Mais ce fragment de la nouvelle pourrait fort bien, lui aussi, être de la pure littérature, y compris le poème.

Il est bien connu que Jeanne fut son idole pour la vie – preuve en sont ses poèmes de jeunesse « Sept poèmes pour une morte », une véritable apothéose. En 1983 elle écrivait à Egon de Vietinghoff : « *Votre mère ... est devenue pour moi une légende, et une légende qui a influencé ma vie.* » La nostalgie de la mère, de Jeanne, d'une union aimante inconditionnelle prend naissance en profondeur, à la racine de sa vie, là où, dans son lit d'enfant, elle a vécu la coupure subite de sa vraie mère. De tels désirs inconscients sont très compréhensibles dans une perspective de la psychologie des profondeurs et semblent colorer ce poème : jamais elle n'a vu ses parents ensemble. Mais considérant sa façon de composer un roman, il est tout à fait possible que ce poème soit, lui aussi, de la littérature à l'état pur. Par ailleurs, le prétendu poème de son père (« *Je voudrais dans mes bras serrer ton corps sans voiles...* ») est remarquablement semblable au poème de Yourcenar « Sept poèmes pour une morte » ; une raison supplémentaire de supposer qu'il provient également de sa plume.

9. M.Y écrit de manière un peu laconique : « *Jeanne s'est donnée simplement. Michel a éprouvé de ce don une grande reconnaissance et un peu de surprise. Il ne s'imaginait pas voir crouler si vite ce qu'il suppose être pour elle la loi morale.* »

Au vu de tant de scènes composées de manière clairement romanesque, la question se pose de savoir pourquoi celle-ci plus qu'une autre serait conforme à la réalité. De toute façon, l'auteure esquisse son personnage de Jeanne sous les traits de « Plotina » dans « *Les mémoires d'Hadrien* » (p.350) en ces termes : « *... elle n'avait pas non plus mon goût passionné des corps. Elle était chaste par dégoût du facile...* » ou encore, sous les traits de « Valentina » dans « *Anna, soror ...* » (p. 814) : « *Epouse irréprochable, elle n'eut jamais d'amants.* »

10. Il est tout à fait possible, même si ce n'est pas certain, que Jeanne et Conrad aient visité la Villa Adriana ; aucune photo de cet endroit n'existe dans l'héritage des Vietinghoff, comme il en existe des autres voyages en Italie, en France, en Autriche ou en Suisse. Cependant M.Y. connaît cet endroit avant de s'attaquer à son génial roman des « *Mémoires d'Hadrien* », dans lequel elle suit la trace de celui qui a érigé ce site impressionnant, l'empereur Hadrien. L'hallucination de « *Jeanne de Reval* », d'y voir se promener Michel est un épisode romanesque qui correspond aux coulisses enchantées de cette époque particulière, si loin encore du tourisme actuel (p.184-186).

L'affirmation de Yourcenar selon laquelle « *cette histoire me fut racontée par une ancienne amie de Jeanne, à l'époque où mes projets 'd'écrire un jour quelque chose sur Hadrien', conçus en visitant la Villa vers ma vingtième année...* » est assez semblable à d'autres protestations, qui n'ont qu'une portée stylistique, et ne paraît pas très convaincante (voir 'Introduction'). Toujours est-il qu'elle relativise aussitôt cette affirmation (p.186) :

« Tout ce qui est jeux de miroir entre les personnages et les moments du temps, angles de réflexion et angles d'incidence entre l'imagination et le fait accompli, est si obscur, si fluide, si impossible à cerner et à définir par des mots, que leur mention même risque de sembler grotesque. Parlons de coïncidence, ce mot qui suffit à défaut d'explication. Mais je m'émerveille encore que l'hallucination de Jeanne ait eu lieu là. Disant ceci, elle reflète, en effet, la confusion des sens de Jeanne dans le parc de la Villa d'Hadrien, mais au moins la première partie de cette pensée peut aussi bien se rapporter à la création artistique de Yourcenar elle-même.



Jeanne de Vietinghoff 1914/15 ?

11. (p.254, 255) Un autre épisode encore dans la chronologie de Yourcenar contient des éléments confus ou contradictoires : « *Jeanne était là. Elle s'était arrêtée à Bruxelles pour saluer ma tante, après un séjour chez sa mère Elle n'avait pas changé. Son visage était resté le même sous son grand chapeau que n'encombraient ni plumes d'antruche ni oiseau mort. ... elle avait posé ses gants sur la table et croisé un genou, ce qui semblait lui conférer une surprenante et tranquille liberté d'attitude. ... Elle me tendit les bras. Je m'y jetai avec joie. Son baiser, venu à la fois de l'âme, du cœur et du corps, me rendit aussitôt l'intimité facile d'autrefois, bien que ces récentes quatre années d'absence représentassent à mon âge presque la moitié de ma vie. J'eusse par exception souhaité babiller sur ce jeune homme, son mari, qui m'avait souvent aidée à construire des châteaux de sable vite emportés par la mer. Mais il suffisait qu'elle fût là. ... Il suffisait de savoir qu'elle était belle et toute bonne.* » Selon la chronologie de la narration, cette rencontre aurait dû avoir lieu au plus tard en 1913. A ce moment-là, Marguerite était effectivement âgée de 10 ans et 4 ans pouvaient bien représenter « *presque la moitié de ma vie.* » Mais une si longue absence ne correspond pas avec les visites, mentionnées plus haut, à la rue Cernuschi, qu'elle situe entre 1909 et environ 1912. Cette durée est en contradiction avec 4 ans d'absence; par ailleurs celle-ci est impossible à cause du déménagement des Vietinghoff à Wiesbaden en 1907.

12. En ce qui concerne la psychologie des profondeurs de Yourcenar (voir le point 11), voici encore un passage intéressant :

« Le second méfait fut un mensonge. Je ne crois pas avoir jamais été mythomane, c'est pourtant une fabulation qui sortit de mes lèvres. Je racontai un soir à la bonne et à la cuisinière aux yeux écarquillés que Michel venait d'offrir à Madame de San Juan un grand bouquet de roses tout en or. Il s'agissait bien entendu d'une gerbe de roses soufre. Mes auditrices, un peu scandalisées, ne s'étonnèrent pourtant pas: on savait que Monsieur avait le cadeau facile. L'histoire, comme il fallait s'y attendre, revint à Michel qui me dit de son ton affectueux :

— Voilà un mensonge que Jeanne de Reval n'aurait jamais fait. Tu savais que c'était un bouquet de fleurs fraîches. Pourquoi avoir prétendu qu'elles étaient en or ?

— Pour faire plus beau, dis-je en baissant un peu la tête.

— Jeanne savait que la vérité seule est belle, dit-il. Tâche de t'en souvenir.

J'aurais pu lui répondre que, d'après lui, d'après les photographies et les vagues mémoires qui me restaient, Jeanne était belle, et n'avait pas besoin de s'occuper d'un ruban mal mis. Mais ces exemples, qui auraient pu me faire haïr cette femme trop parfaite, m'exaltèrent. (p.252, 253) Qu'en est-il donc du penchant à l'affabulation, ce « Fiction et vérité » si présent dans la vie et l'œuvre de Yourcenar ?

13. Jeanne n'a pas fait de traductions d'Angelus Silesius ou de Novalis. Mais Yourcenar, elle, a traduit de nombreux textes, entre autres de V. Woolf, H. James, K. Kavafis, J. Baldwin, Y. Mishima, R.M. Rilke ainsi que de la poésie grecque ancienne et des negro spirituals. Jeanne n'a pas écrit non plus de biographie des compositeurs Gluck et Schubert, mais elle entretenait des liens avec les écrivains Maurice Maeterlinck, Romain Rolland et Guy de Pourtalès. Rolland a écrit la biographie de Michel-Ange, Beethoven, Händel, Gandhi et Tolstoï, alors que Pourtalès nous a laissé celles de Nietzsche, Chopin, Liszt, Berlioz et Wagner. C'est peut-être de là que viennent les « emprunts » de Marguerite Yourcenar.

Citations d'intérêt



Marguerite Yourcenar, 1981

(p.81) ... « Mais peut-être y avait-il dans ce choix d'une institution catholique en Belgique (Paris effrayait les mères) le désir de sortir Jeanne des routines hollandaises et protestantes. Jeanne eut mal à se faire aux dévotions quelque peu sirupeuses, aux autels ornés de fleurs et de papiers de dentelle, et surtout à l'inane ambition mondaine, déjà si sensible chez ces petites filles... »

(p.82) « La ferveur nue de la jeune luthérienne étonne Fernande. Par bonheur, ou par l'effet d'une instruction religieuse plus sage qu'à l'ordinaire, Jeanne n'opposait pas la Bible à ces poétiques apparences, et ne semblait pas croire que toutes les vérités fussent contenues dans un livre appelé par excellence Le Livre. »

(p.83) « ... sa beauté élégance innée dans la toilette et le maintien qui, chose rare, s'accompagne de discrétion et de douceur, une simplicité qu'on n'attendrait, à tort d'ailleurs, que d'une laide, la font apprécier et aimer. »

(p. 127) « Mais dites, Marguerite, Clément [Egon, le peintre] ne serait-il pas votre frère ? Non, Walter, les dates sont contre'. Ainsi, nous-mêmes ... nous efforçons aujourd'hui de donner un sens à ce qui n'en a pas, d'expliquer ... ce lien très mince et pourtant magique entre deux êtres qui n'ont fait que se frôler au commencement de la vie. »

(p.128) « Avant de le voir, Jeanne devine son approche à ce frémissement délicieux que trois ans de vie commune ne lui ont pas encore fait perdre. Ce jeune homme [son mari, Conrad de Vietinghoff] qui n'est pas tout à fait un père, ni tout à fait un mari, ni tout à fait un maître de maison, est resté un dieu. » (p.130, 131)

« Quand Jeanne a dit la joie qu'elle ressent à s'occuper momentanément de la fille de Fernande, il (Michel de Crayencourt) lui a rappelé qu'il se peut qu'elle ait un jour une fillette à elle ; la jeune femme secoue la tête ; il leur suffit deux enfants. Cette franchise sur un sujet que les femmes à l'époque n'abordaient qu'entre elles, et avec des précautions infinies, lui paraît admirable. Admirable aussi qu'il ne l'ait jamais entendue dire mal de personne, ni d'ailleurs du bien par simple convenance mondaine. Il n'a jamais surpris dans sa voix une nuance d'irritation ou de moquerie, ni même d'empressement excessif; elle parle aux enfants sans prendre des intonations enfantines. ... Il n'y a pas non plus de refus dans ses silences (de Jeanne). ... Michel, qui a gardé certains résidus de bons principes sur la moralité conjugale, imagine mal qu'une femme si sévère pour tout ce qui lui paraît bas consente à servir d'écran à des agissements que la bonne société de son temps, et même la société tout court, ne savent trop comment nommer. Quand par hasard elle lui parle d'Egon (de Reval = Conrad, son mari) c'est pour évoquer les souvenirs d'enfance du jeune homme ... » (p. 130,131)

(p.131, 132) « La pierre d'achoppement, c'est Dieu, il s'en rend bien compte. Jeanne en parle peu, mais on sent qu'elle le respire et l'exhale comme l'air même de sa vie. Ses quelques petits écrits, minces et difficiles, contraints malgré elle par le style resté académique de ses instructeurs protestants ... n'ont à la vérité pas d'autres thèmes. La rigidité du pasteur Niedermeyer, avec son insistance sur la logique et la théologie, l'a au moins préservée du flot d'occultisme bourbeux et d'exotisme religieux de pacotille si répandu dans la mauvaise littérature du début du siècle, et il n'est pas non plus dans sa nature de tomber dans un sec scientisme. ... Il est pour elle Bien Suprême, et identifier le Bien Suprême avec la force universelle qui nous entraîne tous l'acculera fatalement un jour ou l'autre au dilemme auquel nul n'échappe : nier le mal ou dire oui au mal. Pour l'instant le bien seul l'occupe, et la paix qui l'entoure est peut-être à ce prix. Elle aime Dieu dans Egon (son mari = Conrad), ce qui met le jeune Balte hors d'atteinte... »

(p.156) « Dès qu'il (Michel) la vit descendre du train et poser sur le quai ses bottines noires, il comprit que son souvenir n'avait été qu'un pâle décalque de l'être unique et irremplaçable. Où aurait-il trouvé ailleurs ces yeux affectueux, cette tranquillité d'où semble émaner la force ? Comme devant les très grands moments de la sculpture grecque, on sent, par delà l'équilibre des proportions et la perfection des formes, je ne sais quoi qui est le divin dans l'être. (p.170) Mais Egon (« de Reval », son mari) est à la fois pour elle (Jeanne) un amant, un fils, en dépit le l'égalité des âges, un frère, et un dieu. Elle accepte même qu'il soit parfois un dieu tombé. (p.196) Elle se sent idolâtrée plutôt qu'aimée.

(S.253) J'aurais pu lui répondre que, d'après lui, d'après les photographies et les vagues mémoires qui me restaient, Jeanne était belle, et n'avait pas besoin de s'occuper d'un ruban mal mis »



Jeanne de Vietinghoff, 1914/15

Egon de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar



En été 1905 (et probablement aussi en 1906), Jeanne de Vietinghoff invite le veuf et la petite Marguerite à Scheveningen dans la maison de sa mère, où le futur peintre et la future femme de lettres font inlassablement sur la plage d'innombrables pâtés de sable. Le lieu où les enfants avaient joué est certainement Scheveningen (Pays-Bas) et non pas Ostende (Belgique).

Haut comme trois pommes, Egon est déjà un admirateur inconditionnel de la Femme et il se souviendra plus tard de ces premiers élans amoureux. Jeanne de Vietinghoff a immortalisé par une photographie le premier baisemain du petit Egon à la petite Marguerite... Très tard, et suite à des encouragements



répétés de son fils, il arriva à surmonter sa timidité et lui écrit, en s'adressant à sa maison d'édition. Cette reprise de contact après 75 ans aboutit à une rencontre entre Egon et Marguerite à Amsterdam, où elle se trouvait, en 1983, pour recevoir le prix Erasmus; auparavant élue comme première femme à l'Académie Française, elle avait déjà reçu maints honneurs, dont trois doctorats honorifiques, entre autres de l'Université de Harvard.

Petite Plaisance
Northeast Haven
Maine - 04662. USA
28 juin 1983

Cher Egon,

- comment appeler d'un autre nom le petit garçon qui se promenait avec moi sur le sable de Scheveningue? Votre lettre m'a ravie, et m'a semblé venir d'un profond passé. - Si j'ai été un peu votre premier amour, vous avez été un peu le mien. Je me rappelle parfaitement nos jeux sur la plage, comme on se rappelle les souvenirs de la petite enfance, c'est-à-dire par photographies interposées. Celles-là m'avaient été montrées par mon père quand j'avais environ huit

Malgré la joie des retrouvailles et une vraie résonance sur de multiples plans essentiels, elle fut quelque peu déçue de s'apercevoir qu'Egon ne pouvait pas vraiment l'aider à démêler les fils du passé. Elle était, à l'époque, en train de travailler à son volume «*Quoi ? L'Eternité*» et cherchait les pièces manquantes du puzzle; mais tant de temps avait passé! En plus, Egon, plutôt naïf, était passé maître dans le refoulement des thèmes incommodes. Même s'il connaissait presque toute son œuvre, il réalisa seulement alors quel cheminement érotique était le sien. Incroyable mais vrai! Lui-même en parlait très peu, mais il semble avoir passablement souffert de l'homosexualité de son père.

Un petit échange épistolaire naît en été 1983. Le 28 juin 1983, Marguerite Yourcenar écrit à Egon de Vietinghoff :

Cher Egon,

- comment appeler d'un autre nom le petit garçon qui se promenait avec moi sur le sable de Scheveningue? Votre lettre m'a ravie, et m'a semblé venir d'un profond passé. - Si j'ai été un peu votre premier amour, vous avez été un peu le mien. Je me rappelle parfaitement nos jeux sur la plage, comme on se rappelle les souvenirs de la petite enfance, c'est-à-dire par photographies interposées. Celles-là m'avaient été montrées par mon père quand j'avais environ huit ans - je ne les ai pas revues depuis,

mais grâce à vous je les retrouve comme je m'en souvenais. Que nous pensions de même sur tant de points est d'un grand intérêt pour moi; il faut croire que pour arriver à ce résultat nos deux vies probablement si différentes ont dû être une partie de temps parallèles.

Néanmoins, 75 ans vont s'écouler avant qu'ils se revoient à Amsterdam, où elle reçoit le *Prix Érasme*, en 1983, après avoir été la première femme élue à l'Académie Française et avoir reçu trois fois le titre de docteur honoris causa (dont celui de l'Université de Harvard), ainsi que d'autres distinctions honorifiques.

Oui, la vie aurait peut-être été différente si nous ne nous étions pas perdus de vue dès l'enfance.

Oui, la vie aurait peut-être été différente si nous ne nous étions pas perdus de vue dès l'enfance. ... Mais je regrette infiniment que nous soyons restés éloignés si longtemps l'un de l'autre. (Marguerite Yourcenar à Egon de Vietinghoff dans une lettre du 24 juillet 1983).

Comme le faisait Egon dans son art, Marguerite échappe aux pesantes influences subies dans son enfance grâce à sa créativité et se réfugie dans l'écriture. Les activités de l'un comme de l'autre sont marquées par une sensibilité aussi bien passionnelle qu'artistique. Comme être de la parole, elle était certes, contrairement à lui, intéressée par les liens psychologiques, mais pour tous deux, ce qui importait, c'était d'atteindre un autre niveau, supérieur, soit celui de la vérité, et non de procéder à un récit correctement réaliste. C'est sur ce plan qu'apparaît leur parenté spirituelle : l'art n'est pas une simple reproduction. Marguerite Yourcenar, bien que légèrement myope, refusait de porter des lunettes. Et le peintre Egon de Vietinghoff se plongeait dans un état méditatif et clignait des yeux, afin que la vision essentielle de l'ensemble ne soit pas déviée par une précision extrême des détails.

Il ne s'agissait pas, pour l'un comme pour l'autre, de raconter des événements, mais de laisser leur public participer à leur vision intérieure. En déguisant et modifiant certains faits, l'auteur projette paradoxalement la vérité sur un nouveau plan. La focalisation floue de la réalité permet de mettre l'accent sur l'essentiel. Une précision formaliste imposée, le carcan de l'exactitude domineraient le principal, la part intime enfouirait.



Marguerite Yourcenar, 1980

Conrad de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar



Conrad de Vietinghoff, portrait par Flora Steiger-Crawford, 1935-1940 ?

Conrad, baron de Vietinghoff, ignore qu'il est incarné dans le héros du premier roman de Marguerite Yourcenar « *Alexis ou le traité du vain combat* » (écrit en 1927/28, paru en 1929), conçu de façon très libre. Sans le savoir, encore, il inspire Marguerite Yourcenar comme point de départ du thème romanesque développé dans « *Le Coup de grâce* » (écrit en 1938, paru en 1939). Selon ce que nous savons, le père de Marguerite a, en 1925/26, parlé à sa fille du ménage de Conrad et de Jeanne, ainsi que de son propre amour pour celle-ci, décédée le 15 juin 1926.

Marguerite Yourcenar était passée maîtresse dans l'art de brouiller ses pistes, dans les tours de passe-passe, les jeux de cache-cache. Même les biographes se laissent parfois tromper et prennent pour du bon argent les traits de caractère qu'elle prête aux Vietinghoff. Ainsi, et particulièrement au sujet de Conrad, on se heurte fréquemment à des erreurs, aussi bien en ce qui concerne son métier et les données biographiques que ses goûts et son comportement.

Marguerite Yourcenar n'a en réalité rencontré Jeanne qu'à peu de reprises et, jusqu'en 1927, Conrad encore plus rarement. Toutefois, elle en a appris par son père (Michel de Crayencour) davantage que sur Conrad, mais combien ? Aussi a-t-elle de Jeanne de Vietinghoff d'une part une image beaucoup plus plastique et réaliste que de Conrad, et d'autre part, étant précisément donné le caractère seulement esquissés de celui-ci, lui apparaît-il comme une projection d'elle-même particulièrement réussie. Elle la complète par la vision qu'elle s'en fait ou selon les besoins du personnage dans ses œuvres littéraires. Elle comble certaines de ses lacunes par un ensemble de reconstructions psychologiquement plausibles, de dramaturgie, de réflexions personnelles et de poésie. Non qu'elle anime des histoires du passé et les rende transparentes pour le lecteur – presque à l'inverse – elle utilise souvent le flou de ce passé pour y caser ses observations et ses sentiments actuels.

Afin d'obtenir la distance voulue avec la réalité, Marguerite Yourcenar ne se contente pas de changer les noms, mais procède à des interversions ou à des transpositions: Conrad devient Alexis ou Egon, Alexis se transforme en Axel, et ainsi de suite. De cette façon, en maintenant les prénoms authentiques, elle conserve un certain lien intime avec la réalité. On retrouve dans son propre pseudonyme ce goût de jouer avec les noms, les lieux et les faits : en déplaçant les lettres de son nom de famille qui, avec Marguerite (plus quatre autres prénoms) Cleenewerck de Crayencour, de toute façon est un peu long, elle a passé de Crayencour à son anagramme Yourcenar, – dont elle a supprimé le second 'c', – elle n'est pas pédante à ce point ! Bien qu'elle sache s'imprégner de l'histoire et de la personnalité des individus, et qu'elle dispose de très vastes connaissances en histoire, en politique etc., elle laisse porte ouverte à la fantaisie, aux associations, à la création.

Conrad, le silencieux, exerça une autre forme de fascination sur Marguerite Yourcenar que son idole féminine, Jeanne, l'écrivaine, belle et de personnalité exceptionnelle: Marguerite partageait avec lui le « secret » de l'érotisme homosexuel. Après le scandale (1895) causé par Oscar Wilde (1854-1900) et les effets catastrophiques qui en découlèrent pour lui, dont Conrad (1870-1957), âgé alors de 24 ans, eut certainement des échos, il y eut l'affirmation publique d'André Gide (1869-1951), écrivain pratiquement du même âge, internationalement reconnu, qu'il partageait lui aussi cette option sexuelle et l'a défendait dans la société. A l'époque, tous ceux qui étaient atteints par ce destin le vivaient le plus discrètement possible, ou dans une émigration intérieure, ou encore investissaient leur énergie vitale dans l'art, sous quelle forme que ce soit. Thomas Mann (1875-1955), également contemporain de Conrad, en est un des exemples les plus éminents. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les membres de cette (grande) minorité dépendaient surtout de modèles célèbres et de secrètes sympathies des amis, comme c'est encore en partie le cas de nos jours – selon le milieu social et la législation locale.

Marguerite Yourcenar n'a appris que tardivement la mort de Jeanne. N'était-ce pas naturel, dans cette situation – même sans l'arrière-pensée de son propre roman – de questionner le veuf sur ses dernières années et de se faire ainsi sa propre idée de l'homme que Jeanne n'a pas quitté, en dépit de sa préférence pour les hommes ? Le séjour de Yourcenar à l'hôtel Savoy à Zürich est attesté du 29 au 31 août 1927 et le dernier de ces trois jours correspond également au commencement spontané d'*Alexis*, son premier court roman. Il est tout à fait plausible que cet événement se soit produit grâce à l'impression provoquée par sa visite chez Conrad (cf. Michèle Goslar, p. 87 ff).

L'information confidentielle reçue de Conrad, considérée par la biographe Michèle Goslar d'abord comme une hypothèse, puis plus tard transformée – et reprises par d'autres biographes à sa suite - en fait quasi véridique, pourrait expliquer l'impulsion de Marguerite Yourcenar de commencer son roman aussitôt après cette rencontre plausible. Cependant, parler de *révélations*, d'épanchements, voire de « *confidences* » de Conrad vis-à-vis de la jeune Marguerite, ainsi que le suggère Yourcenar, est une spéculation, il est vrai, séduisante mais plutôt extravagante. Connaissant l'homme, l'époque où a lieu cet épisode, la personnalité distinguée et réservée de Conrad, il est peu probable qu'il ait confié des choses intimes de son mariage et encore moins de sa vie amoureuse à une toute jeune femme, qui plus est, d'extraction noble, elle aussi. Compte tenu de ce thème tabou et de son éducation aristocratique, cela est à peine imaginable. Cependant, nous ne pouvons savoir s'il s'est laissé aller à une discrète allusion lorsque l'auteure peu conventionnelle d'*Alexis* lui a posé une question directe sur la relation entre son père et Jeanne. Un semblable déroulement de la discussion aurait peut-être pu avoir lieu lors de cette rencontre d'exception, même si cela est peu vraisemblable, au vu des raisons psychologiques et de l'étiquette de l'époque.

Dédicace dans son œuvre « *Alexis* » :

à Egon de Vietinghoff
un petit livre qu'il connaît
sans doute déjà, mais qui m'a
accompagné toute ma vie
affectueusement
Marguerite Y.

à Egon de Vietinghoff
un petit livre qu'il connaît
sans doute déjà, mais qui m'a
accompagné toute ma vie
affectueusement,
Marguerite Y.

Or, le mari de la femme que Marguerite Yourcenar vénérât fut le premier être dont elle découvrit les penchants semblables aux siens (Conrad n'en a probablement rien su). Le fait que ce fut précisément le mari de la femme la plus admirée par Marguerite Yourcenar qui, le premier, se soit avéré avoir les mêmes affinités (Conrad n'a vraisemblablement jamais eu connaissance de celles de M. Yourcenar) a fait de lui – après Jeanne – le deuxième être auquel elle se soit identifiée, ainsi que le modèle littéraire de son œuvre. L'empathie de Marguerite Yourcenar, sa curiosité sur le plan de la psychologie, son introspection et ses phantasmes érotiques devaient obligatoirement la focaliser sur Conrad. C'était lui qui vivait avec la plus belle et la plus désirable des femmes et des mères, la plus forte aussi ; c'était lui qui partageait son intimité, qui avait pu mener avec elle une vie commune durant au moins 26 ans – quelles qu'aient pu être par ailleurs leurs compromis, leurs conventions. Second motif principal pour introduire des aspects de la personnalité de Conrad dans les personnages de ses romans : le monde sentimental de Conrad lui-même, sujet indépendant de Jeanne d'une part, et le monde personnel de Marguerite elle-même, d'autre part. En tout premier lieu, il l'inspira pour le héros de « *Alexis ou le Traité du vain combat* ».

Il était impossible à celle-ci de concentrer son intérêt sur une seule personne. En effet, Jeanne était certes l'élément dominant, incomparable, et son caractère exemplaire s'insérait sans difficulté dans la société d'alors. En revanche, Conrad, le second personnage, le plus introverti, donc le plus solitaire, lui était par là-même plus proche, en raison de leurs désirs et problèmes communs. Conrad était dominé par le rayonnement de sa compagne, dont la personnalité exceptionnelle a davantage marqué Marguerite Yourcenar. Ce n'est que dans son art, à savoir le piano, que Conrad pouvait s'exprimer avec une intensité incomparable.

Extérieurement, il apparaissait dans l'ombre de Jeanne, et cette ombre, à côté du rayonnement de celle-ci, attirait Marguerite Yourcenar également de façon pour ainsi dire magique. En effet, elle devait – du fait aussi qu'elle le connaissait à peine – répondre à des questions existentielles par le truchement de sa propre imagination : or c'était là précisément qu'intervenait sa créativité littéraire. Autant dire que les parents du peintre Egon de Vietinghoff étaient les figures de projection idéales pour Marguerite Yourcenar. Il en résulta des entrelacs en quelque sort inextricables de vérité et de création littéraire.

« Toute œuvre littéraire est ainsi faite d'un mélange de vision, de souvenir et d'acte, de notions et d'informations reçues au cours de la vie par la parole ou par les livres, et des raclures de notre existences à nous. (M. Yourcenar, postface à « *Un Homme obscur* »). Aussi, importe-t-il de prêter attention aux titres et sous-titres éloquentes de ses œuvres (« *Le Labyrinthe du Monde* », « *La Chute des Masques* », « *Les Songes et les Sorts* »), ainsi que ceux de diverses biographies qui lui sont consacrées (« *L'invention d'une vie* », « *La passion et ses masques* », « *La flâneuse du labyrinthe* »).

Conrad de Vietinghoff, lui, sublimait le thème essentiel de sa vie en se plongeant dans la lecture de livres traitant de ce problème et dans la Bible, dans des discussions et correspondances avec de rares amis et tout d'abord – comme nombre d'êtres ultra-sensibles – en s'adonnant à son art, le piano. Quant à sa femme Jeanne, elle sublimait de son côté les sujets dramatiques et complexes de sa vie par une pédagogie intérieure et ses ouvrages littéraires. A sa manière, Marguerite Yourcenar n'a rien fait d'autre.

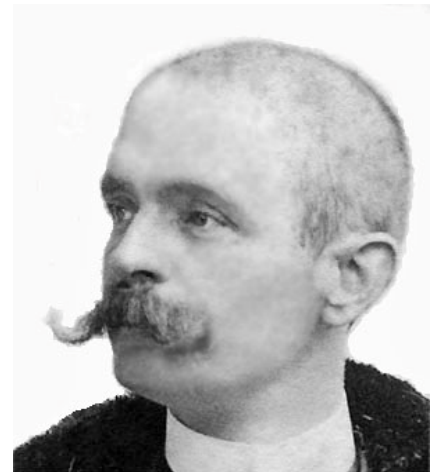
Quatre sources peuvent être à l'origine de tout ce que Marguerite Yourcenar savait de Conrad : Tout d'abord les éventuelles allusions d'une adulte disciplinée, Jeanne, consciente de ses responsabilités à l'égard d'une jeune fille, Marguerite, qu'elle n'a que très rarement rencontrée. Ensuite, M. Yourcenar dit elle-même que c'est son père, Michel de Crayencour, qui lors de discussions avec elle, lui a donné

quelques points de repère (ou lui a raconté toute l'histoire ?) relatifs à la vie commune de Conrad et de Jeanne, ainsi qu'à la vénération que lui, Michel, vouait à Jeanne. D'autre part, il semble qu'à l'âge de 24 ans, Marguerite ait une fois rendu visite, seule, à Conrad alors veuf. Enfin, elle ne manquait ni de sensibilité, ni d'intuition, ni de sens de l'observation, et pas moins d'intelligence constructive pour ajuster les éléments dont elle disposait. Marguerite Yourcenar ne le connaissait donc qu'à peine et combla les lacunes dans l'image qu'elle en gardait avec ses propres sentiments et visions. En outre, ses œuvres n'étaient pas des reportages, mais de la vraie littérature. Dans son roman « *Alexis* », elle est au plus près du véritable personnage de Conrad, ce qui est dû au fait qu'elle restait sous l'emprise de leurs rares rencontres, d'une part, et que, d'autre part, ses premiers pas dans l'écriture trahissent une réserve qui sera moins apparente par la suite. Toutefois, il convient de prendre connaissance d'une série de divergences entre le héros du roman et son modèle réel (cf. *Eclaircissements et Rectifications*).

Les compléments, enjolivements et modelages, l'indépendance des personnages romanesques issus des souvenirs que M. Yourcenar conservait du couple Conrad et Jeanne, sont beaucoup plus évidents dans ses autres œuvres. Certes, on trouve dans « *Anna, soror ...* » (éditions en 1925, 1935, 1981) et dans « *La Nouvelle Eurydice* » (1931) des vraies traces de Jeanne, mais très peu de Conrad, et dans « *Le Coup de grâce* » (1939) les personnages moins inspirés par les parents réels du peintre Egon de Vietinghoff. Elle laisse volontiers les choses ouvertes, suit son imagination, se laisse aller aux associations, tout en se trouvant en profonde empathie avec ses personnages, dont certains plongent leurs racines historiques dans des époques qu'elle connaît bien. Ce faisant, les relations homo-érotiques ou du moins les allusions s'y rapportant constituent un de ses thèmes de prédilection parmi les plus évidents, qui traversent toute son œuvre. En les traitant, elle transforme la matière de sa propre homosexualité ou de son amour pour les hommes homosexuels. En effet, on reconnaît souvent dans les différents personnages des traits de sa personnalité, ce qui correspond à un procédé d'écriture tout à fait courant. Ce 'camouflage' n'obéit cependant pas uniquement à des exigences artistiques. C'est le cas notamment dans sa première œuvre *Alexis*: à sa parution, l'auteure n'avait que 26 ans, et à l'époque, l'attraction pour le même sexe ne pouvait pas être rendue publique aussi librement qu'elle l'est aujourd'hui dans de nombreux pays.

Jeanne de Vietinghoff – Michel de Crayencour – Alexis de Vietinghoff

Jeanne de Vietinghoff resta liée avec Michel de Crayencour, le mari de sa défunte amie de jeunesse, Fernande. Selon les années, le contact semble avoir été peu fréquent, ou plus intense. On sait que M. de Crayencour n'était pas hostile aux aventures féminines. Il serait véritablement inhumain d'attendre de lui que au plus tard, en tant que veuf, il ne se soit pas épris de la femme fascinante qu'était Jeanne. Sachant (ou ayant remarqué) que le mari de celle-ci – en dépit de leurs deux fils – était davantage attiré par les hommes, Michel de Crayencour a peut-être espéré vivre avec elle autre chose que des rapports amicaux espacés.



On ne peut totalement exclure que Jeanne de Vietinghoff, à la suite d'une conversation à cœur ouvert sur sa vie de couple, ait succombé à son charme, ni que tous deux se soient réciproquement consolés – fût-ce dans un transport charnel. Les allusions de Marguerite Yourcenar – même si cela avait réellement été le cas – ne constituent pas de véritables indices d'une relation extraconjugale suivie. D'autre part, on n'en trouve pas la moindre trace du côté des Vietinghoff. Il n'aurait d'ailleurs pas correspondu à la nature d'aucun des deux protagonistes, car Michel était trop inconstant et n'atteignait pas la profondeur d'esprit et de sentiment de Jeanne, alors qu'elle vivait selon ses valeurs morales personnelles, qu'elle avait ses enfants et était consciente de ses devoirs envers Conrad, son mari, être fragile et sans défense. La dernière œuvre de Marguerite Yourcenar, « *Quoi ? L'Eternité* » prête à de vagues suppositions au sujet d'une liaison, encore qu'on ignore dans quelle mesure l'imagination littéraire intervient. D'autre part, les biographes de celle-ci en ont tiré certaines déductions, mais la seule photographie officielle de Michel de Crayencour figurant dans la succession de Jeanne, de Conrad, donc dans celle d'Egon de Vietinghoff, ne laissent aucunement conclure l'existence d'une telle intimité.

« Il (Michel de Crayencour) ne se demande pas si Jeanne l'aime. Cet homme supposé bien à tort du type conquérant est trop humble envers la femme pour se poser la question. Mais le mystère demeure. Jeanne n'est ni dévergondée, ni nymphomane. Cette ardente douceur, ce tendre désir de satisfaire l'autre en se satisfaisant soi-même en font preuve. Se peut-il qu'il suffise de quelques jours d'absence pour que Jeanne ait ouvert sa porte à un quasi-inconnu, qui n'a pour lui que d'être le veuf d'une amie d'autrefois ? » (*Quoi ? L'Eternité*, p.130)

Mais il faut aussi considérer cette citation: ..., il suffit qu'elle n'accède pas à ... une demande d'abandon total de Michel, pour devenir immédiatement, pour [lui], une femme qu'il renie ou qui [lui] fait horreur. (« *Quoi ? L'Eternité* », p.197)



Alexis de Vietinghoff

Aussi est-ce pure spéculation de la part de la biographe Michèle Goslar que de faire aboutir ses recherches à la présomption d'une filiation d'Alexis, le jeune frère du peintre Egon de Vietinghoff, filiation de Jeanne et de Michel de Crayencour. Après de longues réflexions, nous considérons cette conclusion (hypothèse), exposée d'un ton plutôt énergique, comme inadéquate et invraisemblable, malgré les recherches méticuleuses de Mme Goslar. C'est avec une certitude pour ainsi dire absolue qu'on peut assurer qu'Alexis de Vietinghoff n'était pas le demi-frère de Marguerite. Supposons que cette hypothèse spectaculaire soit affirmée, quelques questions ouvertes concernant la relation entre les deux familles pourraient avoir une réponse, mais en revanche, d'autres questions resteraient et de nouvelles contradictions surgiraient.

Si l'on se réfère à la prétendue lettre adressée par Jeanne à Michel, il ne faut pas oublier que Jeanne s'adresse là à son mari en lui parlant de leurs deux fils (p. 78). La lettre contient des erreurs au sujet des lieux de leur mariage et de deux de leurs résidences, des erreurs que Jeanne n'aurait certainement jamais faites. Cette lettre doit être une invention de Yourcenar et exprimer sa propre conviction, à savoir que les fils de Jeanne, Egon et Alexis, sont des vrais frères. Ainsi, « l'hypothèse » sur laquelle insiste à plusieurs reprises la biographe Michèle Goslar, sur le fait qu'Alexis serait le fruit d'une liaison extraconjugale de Jeanne avec Michel, se voit privée de tout fondement. D'ailleurs, M.Y. ne semble jamais avoir nourri une idée si aberrante, puisqu'elle écrit « ... mais les deux fils d'Egon lui ressemblent. Il leur suffit de deux enfants » (« *Quoi ? L'Eternité* », p. 130).



Ebenso im Nachwort zu Ana sorrow... (S.113) „An anderer Stelle habe ich gesagt, dass die Umstände mir nur einen Halbbruder gewährt haben, der neunzehn Jahre älter war...“, womit der Sohn aus der früheren Ehe ihre Vaters gemeint ist. (Übersetzung von Anna Ballarin) Citation originale pas encore trouvée. (fehlt auch im www)



Alexis de Vietinghoff

A un Michel qui essaie de l'attirer vers des pays lointains, Jeanne aurait répondu:

« – Vous oubliez que j'ai deux enfants.

– Vous en auriez trois. Il (Conrad alias « Egon de Reval ») ne pourra pas s'opposer à ce que vous lui repreniez ses deux fils. Et s'il essayait de les reprendre ..., il ne saurait même pas où nous retrouver. ... Vous aurez d'ailleurs mon nom. J'achèterai un yacht. » (p 195/96)

Si M.Y. avait eu le même soupçon que M. Goslar, elle n'aurait jamais formulé ces phrases ainsi.

En outre, cette lettre commence par l'affirmation très improbable que Jeanne aurait appris la mort de Fernande des années seulement après cet événement. Cela semble improbable, car au milieu des documents laissés dans la succession, on trouve aujourd'hui encore l'annonce du décès datée du 19.6.1903, accompagnée d'une carte de prières catholiques.

Alexis est enterré avec son père au cimetière de Zollikon, dans la banlieue de Zurich ; l'entretien des tombes a toutefois été annulé dans les années 1995, et les pierres reconverties. Environ dix ans plus tard, leurs tombes n'étaient pas encore réoccupées, de sorte que nous avons tenté de faire examiner les ossements par un test génétique, pour lequel de très petits morceaux d'os auraient suffi. Mais nous avons échoué à la loi zurichoise, étroite et stricte, de la paix du cimetière. Malheureusement, il n'y avait donc plus de chance de terminer définitivement ces spéculations de paternité par l'analyse scientifique. En 2017, nous avons observé que les tombes étaient réoccupées.

Il reste toutefois quelques singularités en ce qui concerne les domiciles de Jeanne de Vietinghoff et de Michel de Crayencour. Tout d'abord, la proximité relative de leurs villas de vacances sur la côte méditerranéenne française à St-Romain (Michel) et Roquebrune/Alpes maritimes (Jeanne). Un autre argument de Mme Michèle Goslar pour son hypothèse qu'il y avait une liaison entre Jeanne et Michel. Nous avons trouvé 31 communes en France qui portent le nom de « Saint-Romain », ou dont ce prénom figure dans leur nom. Nous ne savons pas avec certitude lequel est celui que nous recherchons. Le « Saint-Romain » le plus proche de Roquebrune (Alpes maritimes) se trouve dans le Département de la Vienne mais, dans le réseau routier actuel, à une distance de 110 km, ce qui n'est pas un vrai appui de la thèse mentionnée. Cette distance, suggérée comme proximité, ne sert pas à la supposition que ces lieux de vacances étaient convenus pour se rencontrer aisément. En outre, il faut faire attention, car il existe deux localités dans le sud de la France qui s'appellent Roquebrune. Cependant, faut-il soupçonner une relation amoureuse quand des amis possèdent un lieu de vacances dans la même région la plus populaire ?

Si l'on compare, même de façon profane, les photographies de Conrad et d'Alexis, on reconnaît le même visage étroit et le même occiput important. En outre, la forme du nez d'Alexis est celle que l'on retrouve dans la physionomie des Vietinghoff originaires de Salisburg. Enfant, il avait sur le front le même épi de cheveux que Conrad. Ce n'est pas là un élément de preuve, mais ce fait rend la parenté plausible et ne saurait éveiller des soupçons sur sa paternité.

D'autre part, le cancer les envoya au Lac Léman chez le même spécialiste. On ignore si le choix du lieu et de la thérapie a fait l'objet d'échanges entre eux. Ce n'est que là-bas que Michel de Crayencour apprit le décès de Jeanne ; et il succomba à sa maladie deux ans et demi après elle. On ne peut pas en déduire – du moins pour les dernières années – un contact intense entre deux être avec un enfant commun. André Fraigneau commenta le comportement de Marguerite Yourcenar d'une façon pertinente : « *Et puis, elle avait cette manie de toujours penser que telle personne faisait l'amour avec telle autre, qui était simplement un ami. Tout cela l'intéressait beaucoup.* » (Josyane Savigneau, « Marguerite Yourcenar », p. 112)

Alexis (1904-1942) – épilogue

Le cadet de Conrad et Jeanne était un enfant sensible, qui ne devait pas avoir la vie facile aux côtés de son frère aîné, à la vitalité plus forte. Egon était clairement le reflet de sa mère, autant par son physique que par la communion qui les liait, alors qu'Alexis tenait plutôt de son père. L'ombre de la confusion mentale l'a recouvert, si bien qu'il est resté célibataire et a passé une grande partie de sa courte vie dans une clinique psychiatrique où il travaillait comme jardinier. Nous ne savons pas si sa maladie avait une cause physique ou si elle était de nature psychique, résultat d'une position néfaste au sein d'une constellation familiale difficile. Lors de sa mort, son père refusa l'autopsie. Et son dossier de malade a disparu, à l'encontre de toute pratique médicale et administrative courante dans une clinique cantonale zurichoise.



Alexis de Vietinghoff

3) Nécrologie de Jeanne

Article nécrologique de Jeanne par Hélène Naville-Marion
Genève, le 6 novembre 1926. Revue par Hélène Räber.

Jeanne de Vietinghoff est née à Bruxelles, le 31 décembre 1875. Elle n'avait que 18 mois lorsque son père mourut. Sa mère, Mme Bricou, née Storm de Grave, Hollandaise de naissance, reporta sur sa fille tout ce que son cœur contenait d'affection ; elle (Jeanne) fut sa consolation dans son grand deuil et devint l'unique objet de sa tendre sollicitude. Jeanne a toujours été entourée de l'affection la plus attentive et son éducation a été extrêmement soignée. Elle habitait la ville en hiver, la campagne en été, séjour qui lui plaisait tout particulièrement. Son amour pour la nature qui, plus tard, a été pour elle une amie et une inspiratrice, date de ses plus jeunes années et sans doute de ce premier contact. C'était une enfant très réfléchie, avide d'apprendre, de savoir, profonde déjà dans ses sentiments.

Bien que le milieu auquel elle appartenait fût riche et ce qu'il est convenu d'appeler mondain, Jeanne fut mise dans un couvent à Bruxelles pour y faire des études qu'elle a brillamment terminées. Protestante, si elle a goûté le charme et la douceur de la vie dans cette retraite, elle était déjà assez indépendante d'esprit pour n'en pas subir l'influence. Elle en est sortie fidèle à la foi dans laquelle elle avait été élevée. Ce fut le pasteur Meyhoffer qui eut le privilège de faire son instruction religieuse et de la recevoir dans l'Église. A peine âgée de 17 ans, belle jeune fille au regard pensif et chercheur, Jeanne fit son entrée dans le monde où elle fut accueillie avec enthousiasme. Son esprit précoce et brillant ayant déjà dépassé tout ce qu'on lui avait enseigné. Douée d'un charme exquis répandu dans toute sa personne et sa manière d'être, elle exerça tout de suite une attraction invincible sur son entourage. Elle était vive, bienveillante, aimable, elle aimait à causer, et, par-dessus tout, à échanger des idées.

Le comte suédois Sten de Lewenhaupt fit sa connaissance ; il s'éprit d'elle et demanda sa main. Le mariage fut différé en raison de l'extrême jeunesse de la fiancée. Pendant les délais imposés par la prudence, la santé du comte Sten de L. s'altéra si gravement qu'il fallut l'interner. Une maladie mentale l'avait terrassé. La douleur, le désespoir de Jeanne furent immenses ; cependant, avec la vaillance dont elle a toujours fait preuve depuis, elle essaya de lutter, d'emporter la guérison. Persuadée qu'à force de supplications, elle obtiendrait de Dieu le salut de son fiancé, elle pria pour lui pendant des années avec la persévérance, la ferveur, la tendresse qui étaient en elle. Mais le miracle ne se produisit pas. Si elle n'en perdit pas la foi, ce fut sans doute la première expérience qui, avec beaucoup d'autres dans la suite, modifia la nature de ses sentiments religieux.

Longtemps après, elle rencontra à Dresde le baron de Vietinghoff, dans une société d'un niveau moral et intellectuel très élevé Le baron avait eu lui-même une jeunesse traversée de chagrins et de difficultés. Une sympathie instinctive les porta l'un vers l'autre. Ils se confièrent avec une ouverture complète leur peine, leurs désillusions, leurs aspirations, leurs impressions sur la vie et son but, et ils décidèrent d'unir leurs existences pour travailler ensemble au soulagement et au relèvement de l'humanité, tendant ainsi vers un bonheur sans égoïsme qui ne recherchait pas la joie. ... Intelligente, vive et belle, d'une bonté bienveillante, d'une patience sans bornes, d'une grande sensibilité, elle fut, partout où elle alla, très entourée, très recherchée et admirée. La parfaite modestie dont elle ne s'est jamais départie et qui était un des traits marquants de son caractère l'empêcha d'en concevoir de l'orgueil.

C'est à Wiesbaden que Jeanne de Vietinghoff a écrit son premier livre « *Impressions d'Ame* » Elle s'était rendue dans cette ville où elle avait beaucoup d'amis afin de s'y reposer après une grave maladie de son mari, qu'elle avait soigné avec le plus grand dévouement, et pour procurer au convalescent et à ses fils, enfants très délicats, un air plus vivifiant que celui de Paris où elle résidait alors. Ce premier essai révéla la haute spiritualité de l'auteur, la justesse et l'originalité de sa pensée, ses dons d'observation et la bonté de son cœur. Il fut bien accueilli par le public et par la critique qui se montra très favorable.

Encouragée par un succès sur lequel elle ne comptait peut-être pas dans son extrême modestie, Mme de Vietinghoff fit paraître en 1912, la « *Liberté Intérieure* » qui est sans contredit le plus beau fleuron de sa couronne. ... Jeanne de Vietinghoff ne s'est plus contentée de regarder autour d'elle, d'observer, de recevoir des impressions dont elle tirait des leçons et des images charmantes, dans le désir toujours plus intense de liberté qui la possédait ; elle sentit qu'il fallait tout d'abord la chercher en soi par des victoires répétées sur elle-même et ne l'exercer, lorsqu'on l'avait conquise, qu'en vue du bien, du beau, du vrai.

... « *L'Intelligence du Bien* » parut en 1910. Ces trois premiers volumes sont de ceux qu'il est bon de lire et de relire ; ils constituent, pour les esprits auxquels ils sont familiers, des livres de chevet où l'on peut puiser la force et le secours dans les heures difficiles. Mme de Vietinghoff a publié un roman, « *L'Autre Devoir* » ... où l'on trouve exposée longuement et pour ainsi dire illustrée par des faits, une thèse qui lui a été chère, d'après laquelle tout être humain a non seulement le droit, mais le devoir de parvenir au maximum de développement intellectuel, moral et physique qu'il est susceptible d'atteindre, et de s'assurer, dans ce but, tout le bonheur auquel il peut prétendre sans porter toutefois atteinte à celui d'autrui. L'héroïne, après de vaines tentatives pour s'adapter à sa destinée, renonce pour s'émanciper à une existence qui la retient prisonnière dans ses étroitesse. Après de grandes joies, elle se heurte à de plus grandes déceptions ; elle revient résignée au foyer abandonné pour s'y dévouer, persuadée de la relativité des choses, l'âme grandie.

« *Au Seuil d'un Monde Nouveau* » est un ouvrage plus considérable que les précédents. Le bouleversement du monde après la Grande Guerre l'a inspiré. Il a paru en 1921. Devant des désastres moraux et matériels qui semblaient irréparables, Mme de Vietinghoff a cherché des sujets d'espérance, de renouvellement intérieur, de reconstitution, et, faisant appel à tout ce que l'humanité possède en soi de grandeur, de courage, de fraternité, de bonne volonté, elle a élaboré un projet généreux d'efforts spirituels pour aider au relèvement des ruines. Mme de Vietinghoff a dédié ce livre à ses deux fils. Elle a été pour eux une mère touchante d'affection et de sollicitude. Malgré le travail, les voyages, les amis et les admirateurs toujours plus nombreux assiégeant sa demeure, elle s'est occupée d'eux, elle les a soignés et suivis, elle les a élevés. Son meilleur moyen d'action sur eux était l'exemple qu'elle leur donnait. Elle les comprenait toujours et ils n'avaient pas de secrets pour elle ; elle n'a jamais entravé leur développement, la liberté de leurs croyances et de leur vie. La communion était si parfaite entre eux qu'ils s'entendaient sans rien se dire.

Elle se sentait fatiguée et souffrante depuis longtemps, quand, pendant l'automne de 1925, les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter en pleine force, en plein talent, se manifestèrent. Elle travaillait à un nouveau recueil de pensées qu'elle n'a pu achever et dont les feuilles éparses ont été pieusement recueillies par les siens. Cette noble femme se montre, dans les pages qui suivent cette courte notice plus courageuse, d'un niveau spirituel toujours plus élevé. Il en est d'une tendresse exquise, d'autres d'une ironie douloureuse ; il s'y trouve d'adorables descriptions de paysages faisant tableau en quelques lignes, des aspirations vers l'idéal, des envols de pensée où on sent l'auteur tout près de la perfection.

Après quelques mois de maladie, aucune amélioration ne survenant, Mme de Vietinghoff exigea des médecins qui la soignaient la vérité sur son état. Devant son insistance, ils lui avouèrent qu'à moins d'un miracle, elle ne pouvait guérir. Elle accepta l'arrêt héroïquement. ... Peut-être puisa-t-elle uniquement en elle-même la force admirable, la vaillance, la sérénité dont elle fit preuve dans ces circonstances tragiques. La mort la prit lentement et bien avant l'heure, une mort cruelle qu'elle a acceptée avec résignation et douceur. Elle ne pouvait presque plus parler que ses yeux profonds, ses mains blanches et faibles, faites pour caresser, exprimaient encore sa tendresse et ses espérances à ceux qu'elle aimait et qui avaient le douloureux privilège de l'assister.

Ce qu'il y a de plus remarquable en Jeanne de Vietinghoff, ce n'est pas son talent ni ses capacités, quelque merveilleux qu'ils aient été, c'est l'attraction, l'ascendant qu'elle a exercé sur tous ceux qui l'approchaient et qui aspiraient à des progrès intellectuels ou moraux. Elle leur transmettait le pouvoir de marcher sur ses traces, elle leur frayait le chemin. Elle a su par de réels dons littéraires extérioriser les nobles sentiments qui l'animaient et les faire partager à une élite, elle a été l'âme d'un grand nombre de ses contemporains et son œuvre restera. Bénis soient ceux qui, comme elle, ont apporté dans le monde l'accord pour le bien, l'amour du travail, le désir du progrès pour soi-même et pour tous.

4) Bibliographie

- Biographies sur Marguerite Yourcenar
- Les œuvres de Jeanne de Vietinghoff
- Le livre de Christine Mary McGinley
- Autres publications

Biographies sur Marguerite Yourcenar

Une biographie de Marguerite Yourcenar est impensable sans des recherches et des approfondissements au sujet de Conrad et de Jeanne, les parents du peintre Egon de Vietinghoff. C'est la raison pour laquelle on trouvera ici la liste de quelques biographies où ils sont mentionnés.

Josyane Savigneau

« *Marguerite Yourcenar – L'invention d'une vie* », Gallimard, Paris 1990.

Traduction allemande : « *Marguerite Yourcenar – Die Erfindung eines Lebens* », Carl Hanser Munich 1993

(idem éd. Fischer 12559, Francfort-sur-le-Main 1996)

(idem éd. Fischer 13558, Francfort-sur-le-Main 1997)

Traduction anglaise: « *Marguerite Yourcena : Inventing a Life* »

Traduction espagnole : « *La invención de una vida* »

Michèle Goslar

« *Yourcenar – Qu'il eût été fade d'être heureux* », Éditions Racine et Académie royale de langue et littérature françaises, Bruxelles 1998.

Traduction italienne : « *Yourcenar – Sarebbe stato insipido essere felice* », Éditions Apeiron Rome 2002

Traduction espagnole : « *Marguerite Yourcenar – Qué aburrido hubiera sido ser feliz* », Paidós Testimonios, 2002

« *Marguerite Yourcenar et les von Vietinghoff* », Bulletin no. 18, CIDMY, Bruxelles 2012

Michèle Sarde, « *Vous, Marguerite Yourcenar – La Passion et ses masques* », Laffont Paris 1995

Georges Rousseau, « *Yourcenar* » (anglais, original), Life & Times, Haus Publishing London 2004

Dietrich Gronau, « *Marguerite Yourcenar – Wanderin im Labyrinth der Welt* » (allemand, original), Biographies éd. Heyne 225, Munich, 1992

Les œuvres de Jeanne de Vietinghoff

Jeanne de Vietinghoff écrivait ses livres en français.

1) « *Impressions d'Ame* », Librairie Fischbacher, Paris, 1909 (4 éditions)

2) « *La Liberté intérieure* », Librairie Fischbacher, Paris, 1912 (8ième édition 1925)

3) « *L'Intelligence du Bien* », Librairie Fischbacher, Paris, 1915 (8 éditions)

4) « *Au Seuil d'un Monde Nouveau* », Librairie Fischbacher, Paris, 1921 (2ième édition 1923)

5) « *L'autre Devoir – Histoire d'une âme* », Editions Forum, Genève, 1924

6) « *Sur l'Art de vivre* », Librairie Fischbacher Paris, 1927 (posthum)

Traductions des œuvres de Jeanne de Vietinghoff

Traduction allemande

« *Die Weisheit des Guten* », Rascher Verlag Zurich, 1919

Traduction anglaise

« *The Understanding of Good (Thoughts on Some of Life's Higher Issues)* », John Lane Company, London & New York, 1921

« *The Understanding of Good (Thoughts on Some of Life's Higher Issues)* », Réédition avec une introduction par Christine Mary McGinley, Gleam of Light Press, LLC, Lakeland, Michigan, USA, 2016

Traduction néerlandaise

« *De Wijsheid van het Hart* », Ploegsma Zeist, 1924

Christine M. McGinley *The Words of a Woman*

« *The Words of a Woman, A literary mosaic* », New York 1999, Crown edition

L'auteure commence par développer ses propres pensées avant de se tourner vers la littérature féminine mondiale. Près d'un tiers du livre consiste en citations d'écrivaines renommées, telles que Lou Andreas Salomé, Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Charlotte et Emily Brontë, Doris Lessing, Anne Morrow Lindbergh, George Sand, George Eliot, May Sarton, Simone Weil, Virginia Woolf et Marguerite Yourcenar. On y trouve également l'esprit de Marie Curie, Isadora Duncan, Florence Nightingale ou Aung San Suu Kyi. C'est une citation de Marguerite Yourcenar qui attirera l'attention de l'auteure sur la traduction en anglais de « *L'Intelligence du Bien* », œuvre de Jeanne de Vietinghoff. Un quart de toutes les citations en sont tirées. Dans la partie consacrée à chacune de ces personnalités, Christine Mary McGinley reconnaît :



« Néanmoins, de toutes les centaines d'œuvres remarquables que j'ai lues, ce sont les siennes qui m'ont fait comprendre l'impulsion d'écrire nos vérités les plus profondes. Car si, au fil du temps, une seule personne est touchée par nos écrits comme je l'ai été par celui de Jeanne de Vietinghoff, alors notre contribution à la vie aura été immense. Son amour (de Jeanne) et sa foi n'ont pas connu de limites ; ils l'ont totalement investie et ont rayonné comme une force vitale jaillie de la source infinie à laquelle elle se vouait. Je ne puis exprimer autrement mes louanges qu'en affirmant ceci : de l'avoir connue fait que je ne serai plus jamais la même. »

(Traduction de l'anglais : Hélène Räber)

Jeanne de Vietinghoff, 1916/18

Autres publications

Michèle Goslar, *Marguerite Yourcenar et les von Vietinghoff* – CIDMY bulletin no.18, 2012

La directrice du CIDMY, Madame Michèle Goslar, a écrit cette brochure tout à fait attrayante qui, en plus des informations connues jusqu'à présent, comble de vraies lacunes, accumulées pendant de nombreuses années. La brochure contient des photos de personnes, des reproductions de dessins de Jeanne, de peintures de Egon v. V., et les facsimilés du premier manuscrit de « *En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff* » et de la correspondance entre Egon v. V. et Marguerite Yourcenar qui avaient été transférés dans les archives CIDMY. En outre elle compare les idées essentielles développées dans les livres de Jeanne de Vietinghoff avec certains leitmotifs de l'œuvre yourcenarienne. Malheureusement, dans la hâte de la réalisation et sans avoir eu l'occasion de vérifier, plusieurs fautes et inexactitudes se sont glissées dans le texte, qui ne peuvent rester sans commentaire.

Table des matières

1. Présence de la famille von Vietinghoff dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar
2. Les faits biographiques
3. Jeanne de Vietinghoff
4. Jeanne de Vietinghoff, écrivain
5. Jeanne assimilée à Diotime
6. « *En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff* »
7. Correspondance Egon de Vietinghoff / Marguerite Yourcenar

Citations

Les von Vietinghoff, et surtout Jeanne, sont omniprésents dans l'œuvre de Yourcenar, depuis son premier récit, « *Alexis* », jusqu'à son dernier roman, « *Quoi ? L'Éternité* »

.... M. Y. avoue très franchement à J. Carayon que « *Monique de Wolmar* » sera le nom sous lequel apparaîtra Jeanne dans « *Souvenirs pieux* » ... Entre temps, elle avait changé sa dénomination :

« *Cette femme remarquable à plus d'un point de vue est la Monique G. de Souvenirs pieux, compagne de Fernande au Sacré-Cœur ... Adolescente, je voyais en elle un modèle d'intelligence et de bonté féminines, de sorte que son influence a été grande sur moi.* »

Lettre de Jeanne à Conrad (28. 12. 1919) : « *Je commence à saisir qu'il existe quand-même une grand joie intérieure indépendante de l'amour. C'est comme une commotion avec l'éternel, quelque chose de sacré que l'on emporte toujours avec soi et que l'on peut ressentir dans le pire dépouillement* ».

Remarques et corrections

1. Conrad de Vietinghoff et ses ancêtres directs ne sont pas originaires de Courlande mais de cette partie de la Livonie qui appartient à l'actuelle Lettonie.

2. Les noms « *de Reval* » et « *de Wolmar* » n'existent pas dans la noblesse allemande, et le nom « *de Gera* » avait cours en Autriche. Il s'agit là des associations de M. Yourcenar pour évoquer l'origine des Vietinghoff. Les ancêtres de Conrad ne descendent pas de la branche estonienne de la famille. Wolmar est le nom allemand de l'actuelle ville de Valmiera en Lettonie du Nord : c'était la ville la plus proche pour les approvisionnements depuis le château de Salisburg (aujourd'hui Mazsalaca).

3. Conrad n'a pas fréquenté le Conservatoire de Riga, mais il a étudié l'économie à Dorpat (aujourd'hui Tartu) pendant quelque temps. Plus tard, il a fait des études d'histoire de la musique à Leipzig et à Berlin, où il a pris également des leçons de piano, tout comme à Rome.

4. Les prétendues « escapades » de Conrad ne sont nullement attestées et jaillissent de la fantaisie de Marguerite Yourcenar, qui, même à un âge avancé, n'était pas défavorable aux certaines aventures. C'était, il est vrai, son droit d'auteur de représenter ainsi Conrad dans ses romans ; cependant, une toute autre image de lui se dégage d'après les récits des siens ou de l'un de ses amis les plus proches. Il est très probable que, à l'instar de Thomas Mann, il sublimait son attrait pour les hommes surtout dans son art – du moins durant les dernières décennies de sa vie – et qu'il ne vivait pratiquement pas ses désirs physiquement, même si cela est à peine concevable aujourd'hui. L'adjectif « *notoire* » que son médecin a accolé à la notion d'« *uraniste* » (homosexuel) peut être entendue, dans un sens neutre voire positif, comme « *bien connu, ouvert* » ou, dans un sens négatif, comme « *notoire, tristement célèbre* ». Sans aucune raison valable, Mme Goslar semble pencher pour la seconde possibilité.

5. Conrad, Jeanne et leurs deux fils ont quitté Wiesbaden pour aller à Genève en 1913 déjà, et non au début de la Première Guerre mondiale en août 1914. Lorsque la guerre a éclaté, Conrad a rejoint sa famille en Suisse par le dernier train, juste avant la fermeture des frontières puisqu'il était justement en voyage en solitaire à ce moment-là.

6. Pendant la Première Guerre mondiale, Conrad, tout philanthrope et pacifiste, s'est mis à disposition de la Croix Rouge à Genève. Il y avait peu de volontaires pour trier le courrier des internés allemands; d'autre part, original, un peu naïf et éloigné de la réalité, il était difficile à classer, si bien qu'il fut dénoncé par une voisine. Avec un parent germano-balte, ils ont eu pas mal de peine à se défendre contre l'accusation d'espionnage. Naturellement, les investigations n'ont abouti à rien. D'autre part, nous ne savons pas qui a lancé l'hypothèse que Conrad aurait cherché à trouver un partenaire à Wiesbaden, en passant par quelque organisation. En tous cas, cette supposition ne correspond pas à l'histoire racontée à plusieurs reprises par son fils Egon, le peintre, qui, âgé entre 12 et 14 ans à l'époque, était présent lors de ces événements.

7. Conrad, Jeanne et les enfants n'ont fait la demande de naturalisation suisse qu'après la guerre et l'ont obtenue en 1922, alors que la famille vivait déjà depuis environ trois ans à Zürich. La maison à la Böcklinstrasse fut effectivement achetée en 1918.

8. Dans une lettre de 1973 adressée à une amie, M. Y. écrit qu'une « *amitié passionnée, grand amour peut-être* » a existé entre Jeanne de Vietinghoff et Michel de Crayencour. Cette idée est développée par M.Y. elle-même dans « *Souvenirs pieux* », une saga familiale. Il est bien connu que, tout au long de son œuvre, elle mêle volontiers et à bon escient l'invention à la vérité. Ses recherches historiques à la base de ses romans sont admirables ; pourtant elle fait passer parfois comme vérité des soi-disant « faits » dont le rôle était simplement de renforcer l'aspect véridique, comme par exemple le commentaire au « *Coup de grâce* », qui, sous l'apparence d'une explication tout à fait sérieuse, fait déjà partie du roman lui-même. Ceci mis à part, ce serait tout à fait dans la simple logique psychologique que Marguerite, orpheline de mère, ait désiré Jeanne, la mère rêvée, aux côtés de son père, ne serait-ce que dans son imagination. Son père lui racontait-il vraiment, expressis verbis, des aventures intimes avec Jeanne ou ne lui parlait-il « que » de ses sentiments passionnés ? Etrangement, on ne considère que les sentiments du père, un bon vivant, un homme à femmes. Qui peut savoir ce qu'il racontait à sa fille, adolescente encore, et que savait vraiment celle-ci sur Jeanne ? Est-il même sûr que Jeanne, avec ses préoccupations spirituelles focalisées ailleurs, répondait aux avances de M. de Crayencour, comme le souhaitait celui-ci, et peut-être sa fille aussi ? Il paraît donc étonnant avec quelle assurance une mutuelle passion est affirmée.

9. Le livre de Jeanne « *L'Autre devoir* » ne peut pas, lui non plus, être une preuve, puisqu'il s'agit également d'un roman, basé possiblement sur des envolées imaginatives et sublimées. Considérer un roman comme preuve d'une histoire d'amour réelle, c'est bien l'approche favorisée par Michèle Goslar, mais c'est là le fruit d'une méthodologie tout à fait discutable. La note 3 à la page 12 constitue une contradiction en elle-même : « *L'aventure est relatée dans le seul roman de Jeanne de Vietinghoff, 'L'Autre devoir'* ». On ne peut certifier ni une passion commune des deux protagonistes, ni un béguin du seul côté de Michel. Ni l'un ni l'autre ne sont aujourd'hui vérifiables. Une longue relation extraconjugale de la part de Jeanne nous paraît, cependant, tout à fait improbable. A comparer les deux fragments déjà cités concernant Valentina dans « *Ana, soror...* » : « *Elle était chaste par dégoût du facile ...* » et Plotina dans « *Mémoires d'Hadrien* » : ... « *elle n'avait pas non plus mon goût passionné des corps.* »

10. L'idée d'une relation à trois se base surtout sur les désirs de Michel de Crayencour, elle correspondrait tout à fait à son caractère et à son style de vie (il avait déjà vécu des relations à trois auparavant), mais elle ne tient pas du tout compte de la situation concrète d'une dame de la société d'alors, qui, de surcroît, était mère d'un enfant à l'âge d'un an, ni, en particulier, de la psychologie de Jeanne. Celle-ci était à l'époque bien plus marquée par les conventions comme plus tard.

11. Il en va de même avec le poème de l'été 1904. D'abord, il n'est pas certain que M. Y. ne l'ait pas écrit elle-même pour l'attribuer ensuite à son père, pour les besoins du roman. Par ailleurs, cela peut être le témoignage des sentiments passionnés de Michel mais n'indique nullement un sentiment réciproque. Il s'agit donc uniquement d'une supposition reprenant une interprétation littéraire de Yourcenar, lorsqu'elle affirme qu'« *une idylle se noue pourtant entre ces deux êtres* » entre Michel et Jeanne. (p.12)

12. La datation des photos de Marguerite et d'Egon à la plage de Scheveningen doit se baser sur l'âge apparent des enfants. Le poème mentionné n'est même pas nécessaire, puisqu'il a pu être écrit auparavant, pour autant qu'il ait vraiment été écrit par Michel. A l'été 1904, Egon était âgé d'une année et demie tout au plus, ce qui ne correspond pas au bambin à la plage ; la photo, selon les avis de plusieurs mères, montre un garçonnet de deux ans et demi et une fillette de deux ans. Ainsi la photo date d'été 1905. (p.30)

13. La datation probable de la photo montrant Jeanne et Fernande, toutes les deux debout, en compagnie d'une amie assise au milieu (p.14) documente seulement que les trois se sont rencontrées autour de 1902, peut-être même à l'occasion des noces de Jeanne et Conrad (ou juste avant ou juste après). Cela ne peut nullement être la preuve d'un contact soutenu entre les deux couples, et encore moins d'une relation naissante entre Jeanne et Michel.

14. Egon de Vietinghoff peignait de manière figurative, mais non de manière naturaliste. Il tenait beaucoup à cette différence. Dans son manuscrit « *L'Essence des Beaux-arts* », il définit la différence entre l'acte de copier avec méticulosité et celui de créer librement, porté par la « fantaisie voir intuition artistique » (texte publié en allemand sous www.vietinghoff.org, et traité en français dans le chapitre « Philosophie »). Il appelle cette façon de peindre la « peinture transcendante ». Il l'avait découverte en étudiant ses modèles, Rembrandt, Rubens, Hals, Titien, Chardin, Velasquez, Goya et Turner. Par l'art « naturaliste » il entendait un travail technique consciencieux, un copiage plus ou moins réussi, alors que l'évocation mue par la libre fantaisie d'un événement intérieur, vus durant une immersion quasi-méditative, avec son expérience dramatique de forme, couleur et lumière était ce qu'il désignait par l'art « transcendante ». Art figurative et ressemblance avec la nature ne sont pas identiques au naturalisme. Dans ce sens l'art d'Egon de Vietinghoff n'est pas naturaliste. (Voire les chapitres correspondants sur www.vietinghoff.org).

15. La Fondation Egon von Vietinghoff a été créée par l'artiste lui-même le 8 mars 1989, et non de manière posthume par son fils Alexander. Le peintre est décédé plus tard, le 14 octobre 1994.